

Fétichisme amoureux

Alphonse Momas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

FÉTICHISME AMOUREUX

Toutes les folies sont compréhensibles en luxure, parce que les sens surexcités font remonter au cerveau les moindres impressions et y dénaturent les raisons des règles ordinaires de la vie. Si un homme de science s'absorbe dans les grands travaux qui sollicitent l'intelligence humaine dans les diverses branches des mathématiques et des analyses de la nature, au point de le soustraire aux questions d'intérêt personnel, de même l'être de luxure lancé dans le développement de ses facultés cérébrales et physiques, au point de vue sensuel, ne connaît plus rien de ce qui ne touche pas le système nerveux et jouisseur. Des faits qui apparaissent entachés d'idiotie sont pour lui choses naturelles et délectables : il supporte, il sollicite, pour la satisfaction de sa toquade paillarde particulière, des monstruosités, même des abominations : il aime les plus désagréables traitements ; il se complaît dans l'adoration des ignominies, des souillures, des horreurs, pour peu qu'on le pousse.

Parmi les femmes, parvenues à imposer un joug des plus éhontés aux amateurs de luxure, Thérèse Phoncinot, une blonde de vingt-cinq ans, de petite moyenne, comme taille, mais moulée sous le rapport des seins et des hanches, avait acquis une telle réputation de domination sadique, que pas un homme du monde, ayant une fantaisie érotique bien personnelle, n'hésitait à se faire présenter et à implorer le bonheur d'un de ses regards, la félicité d'une de ses attentions, pour parvenir à exercer la petite turpi-

tude qui le travaillait. Il y en avait qui attendaient avec impatience le moment de ses époques pour acheter à prix d'or ses linges maculés, et d'autres qui se livraient à des efforts inouïs d'imagination pour obtenir une paire de ses jarretières, ou une de ses chemises de batiste, ou n'importe quoi ayant touché son corps. Un Anglais paya dix mille francs la faveur de dormir une nuit, vautré sur son linge devant aller le lendemain au blanchissage. Et, un de nos sénateurs, les plus réputés comme honorabilité et irréprochabilité de mœurs, achetait ses pantalons, à mesure qu'elle les quittait, pour les couper en plastrons et les porter sous sa chemise, prétendant que durant les séances ensommeillées du Sénat, il en éprouvait de délicieux chatouillements, qui le faisaient bander, surtout quand Béranger prenait la parole. Thérèse Phoncinot, il faut le dire, méritait le culte de tous les adorateurs de la femme, et si, à la suite d'une brusque rupture avec son mari Jacques Phoncinot, collé avec une horizontale du nom de Marguerite La Férina, elle s'affichait despotique, parfois mauvaise avec les amants qui lui couraient après, elle n'en restait pas moins une des très jolies femmes de Paris, vivant au grand jour et largement, à un troisième étage de l'avenue de l'Alma. Ayant de nombreuses amitiés dans tous les mondes, elle tenait un salon très couru où bien des illustrations se réunissaient, et où l'on chantait ses louanges, tout en médisant des absents.

Là, elle circulait, gracieuse et gentille, coquette et avenante, au milieu des hommes les plus en vue de Paris, éclaboussant de ses allures mignonnes et félines, les quelques camarades de son sexe qui fréquentaient chez elle.

Ses mercredis soirs attiraient foule élégante et joyeuse, et elle s'y montrait particulièrement affable et de bonne composition ;

étudiant, favorisant les nouveaux venus, pour qu'ils se déclarassent et avouassent leur petit vice. Ce fût à l'une de ces réunions que Gonzague de Ponleuleu fit sa connaissance, présenté par un homme de lettres, tonitruant dans un journal du matin contre l'affreuse décadence de ses contemporains, homme d'autant plus à même d'en parler, qu'il était le plus enculé des feuilletards de la presse. La vue de Thérèse produisit sur Gonzague un effet étourdissant. Certes, il n'en était plus à ses débuts féminins, marquait un peu plus que ses trente-cinq ans, mais jamais il ne rencontra dans un regard velouté plus de rapide promesse, plus de bienveillant encouragement, à ne pas craindre de parler de tout ce qui est défendu.

Dans un coin isolé du salon, il en fit de suite l'expérience.

— Chère Madame, on vous cite parmi les déesses les plus accueillantes au culte d'hommes adorant tout ce qui appartient, tout ce qui touche l'objet de leur ferveur : je suis donc mille fois heureux de vous baiser la main.

— Je n'ai pas grand mérite, cher Monsieur, à accorder des petits bonheurs qu'on paye bien au delà de leur valeur ! Vous aimez la femme, et vous aimez son fluide dans ce qui la revêt, lui sert, ou l'encadre. Dites-moi vite si ma personne vous inspire une idée quelconque, qu'il me soit facile de satisfaire. Je suis certaine que vous êtes un galant homme, je ne vous refuserai pas.

— Ah ! jolie Thérèse, si vous saviez quel est mon genre de petit vice.

— Aucun ne m'étonne, dites vite.

— Je n'ose.

— Allons donc, même si je vous regarde de cette manière ?

— Non, je ne puis pas ici. Ah ! vous me révolutionnez pourtant avec votre regard ! Ça ne s'avoue pas, sans qu'on soit tout à fait… unis.

— Une… grosse horreur, monstrueuse, dites vite, je le veux.

— Il n'y a pas de monstruosité de la femme qu'on aime !

— Vous m'aimez… déjà ! Vos sentiments naissent vite, partent-ils de même ? Vous piquez ma curiosité ! Faut-il vous accorder une audience… toute intime

— L'obtiendrais-je si je la demande ?

— Que répondent mes yeux ?

— Oui, et je vous remercie. Quand ?

— Demain, dans l'après-midi, vers les quatre heures, voulez-vous ?

— En douteriez-vous ?

02

Ainsi, Gonzague de Ponleuleu aime Thérèse Phoncinot ; et ainsi il lia sa vie plus qu'il ne le supposait. Un très beau bouquet avait précédé sa visite, et quand il sonna à la porte de Thérèse, il possédait toutes les résolutions nécessaires pour ne pas se retirer quinaud. Thérèse le reçut dans un boudoir rose et paille, étendue sur un sopha, sous le plus suggestif des déshabillés. Elle avait la

curiosité de connaître ce qu'il désirait de sa complaisance, et elle lui tendit sa main, fiévreuse dans sa finesse, pour l'attirer à ses pieds, sur un pouff préparé à cette intention. Galant chevalier, Gonzague colla les lèvres sur la jolie menotte qu'on lui abandonnait, et ils ne se dirent rien ; le langage des yeux suffisait amplement, il traduisait l'entente voulue pour activer les audaces amoureuses, Thérèse brûlant d'arriver promptement à l'énoncé du goût fétichiste de son nouvel adorateur. Et le baiser s'allongeait, s'allongeait, caressant la paume de la main, puis le poignet délié et coquet, puis tout le bras sous la manche du déshabillé, qui ne s'arrêtait pas, le sentant grimper peu à peu jusqu'à la bouche, qu'elle ouvrait pour le happer au passage, elle murmura :

— Quel est ton petit vice, chéri, dis, dis le vite.

— Pas encore.

— Si, dis-le.

— Non, je ne veux pas.

— Moi, je veux, ou je ne te laisse pas ouvrir mon peignoir.

— Ne sois pas méchante, permets-moi d'aspirer tes jolis nénés.

— Ne te gêne pas.

— Pourquoi appelles-tu à l'amour ?

— Tu ne veux pas me dire ce qui te plaît, chéri ! Parle donc, vilain : Je suis sous tes yeux et sous tes mains.

— Je vois ton petit, petit con.

— Tu es un cochon. Ne dis pas le mot.

— Si, si, je le dirai, ton petit con ! Et, si tu me laisses enfoncer ma pine dans ton joli con, je parlerai ensuite, parce que j'aurai plus confiance de te voir m'écouter avec indulgence.

— Tu n'es pas un homme d'avoir peur de me le dire ; tu es un petit enfant, et tu mériterais bien que je te fouette.

— Oh ! oui, fouette-moi.

— Tu aimes qu'on te fouette, dis ? Bon, déculotte-toi, et présente-moi ton derrière. Tiens, vois si je ne devinais pas que tu en avais le goût ! J'ai un martinet sous la main.

— Tu es un ange !

— Dis, est-ce ton envie ! Tu n'osais pas m'avouer que tu aimais d'être fouetté !

— Non, c'est autre chose.

— Tu es un être insupportable ! Oust, à bas vos culottes, Monsieur, et posez la tête sur mes genoux, qu'on vous châtie.

Sans plus d'observations, Gonzague dégrafa ses bretelles, fit tomber son pantalon sur ses pieds, et la tête sur les genoux de Thérèse, il n'exhiba pas son derrière, mais le caleçon qui le cachait.

— Tu as honte de me montrer tes fesses, dis ? Ah ! mais, il faudra me les donner sans rien dessus, tu entends, j'aime de voir les effets du martinet sur la chair ! Le martinet ne te paraîtrait-il pas suffisant ? Voudrais-tu du fouet ? des verges ? Hein, les verges, oui, voilà ton goût.

— Les verges et tous les genres de flagellation, sous de jolies mains de femme, comme les tiennes.

— Le martinet, pour commencer. Tant pis si je t'écorche le postérieur, puisque, par pudeur sans doute, tu le gardes voilé ! Je vais le mettre à sang, et je t'obligerai bien à parler.

— Ah ! Thérèse, Thérèse, je t'adore, laisse-moi appuyer la tête sur tes genoux… tout nus.

— Non, tant que tu ne te déshabilleras pas ! Tu n'iras pas plus loin.

— Je me sécherai, cruelle.

— Dévêtis-toi.

— Soit, je t'obéis.

Àpas de géants, le duo se lançait dans la luxure. Gonzague se débarrassait de ses vêtements, Thérèse dénouait son peignoir, et, adorable sirène, apparaissait dans la ravissante nudité de son corps blanc et rosé, de ce corps dont tous les poètes et les artistes disaient des merveilles, l'ayant plus ou moins contemplé dans certaines poses de tableaux vivants. Elle rejeta le peignoir, et statue impeccable de formes, debout devant Gonzague, dévêtu et agenouillé, elle lui poussa le haut du corps sur le parquet, se baissa, lui administra une magistrale fouettée avec la main. Le galant se prêtait avec délices à la correction, et tendait les fesses à mesure que les claques s'accentuaient. On voyait que Thérèse aimait ce genre d'exercices : elle fouettait et elle manipulait les chairs ; elle caressait parfois l'épiderme du derrière assez volumineux de Gonzague, pour le préparer à une plus forte fouettée, et elle s'en-

rageait à frapper, le voyant bander sous les coups, elle s'arrêta pour saisir la queue entre ses doigts, et dit :

— Tu as envie que je te caresse, ah ! C'est ça, ton goût !

— Non, non !

— Si, tu veux que je te suce !

— Ce n'est pas ça, mais montre-moi si tu sais le faire.

— Si je sais le faire ! Attends, chéri, si tu ne parles pas après, c'est que tu t'amuses de ma curiosité.

Elle se jeta par dessous le ventre de Gonzague, attrapa sa queue entre les lèvres, la suçota, en murmurant :

— Dis, mon petit rat, je te suce, on ose tout avouer à une femme qui vous suce, quelle est ta petite marotte ?

Je veux, je veux, ah ! ne t'arrête pas, garde ma queue dans ta bouche, ou je ne te dirai rien. Ah ! bien non, je ne parlerai qu'après t'avoir baisée.

— Eh bien, grand cochon, baise-moi et parle.

Elle s'étendit sur le dos, ouvrit les bras et les cuisses, et Gonzague se précipita sur son corps ; ils s'enroulèrent sur-le-champ, et leurs lèvres se pigeonnèrent, tandis qu'il dirigeait sa queue vers le con. La gentille citadelle se rendait à la première attaque : les épidermes se frottaient, les mains patouillaient, les ventres liaient connaissance, Gonzague enconnait Thérèse, qui ne dissimulait pas son contentement de l'affaire. Ils travaillaient leur coït dans toutes les règles de l'art et de la passion. Thérèse connaissait des cuisses la finesse des contorsions ; elle ne négligeait pas

les sauts sur les reins, savait approcher et reculer à des moments opportuns le collage des ventres, s'amusait aux séductions des nichons, tétillonnant sous les yeux de l'amant, précipitait ou ralentissait la manœuvre. Gonzague s'affolait dans la possession de cette si gentille créature, il ne contenait plus ses élans, il s'emparait de la divine proie qui s'abandonnait à son délire, il jouissait, il déchargeait son sperme, et dans son extase, révélait enfin sa perversité, en un souffle timide de petit garçon :

— Ah ! ma chérie, ah ! ma jolie, ah ! la femme de mes rêves, ce que je veux, je te le dis, je te le confesse, je veux te baisser une seconde fois, avec ton vase de nuit à côté, et puis tu m'en feras cadeau !

— Oh ! l'enfant d'homme, de ne pas avoir osé le dire ! Bien vrai, tu me baiseras, avec mon petit vase à côté ?

— Je te le jure, et avec encore plus de vigueur.

— Et bien, viens vite dans ma chambre, tu le prendras, et tu le mettras où tu voudras.

03

Dans la chambre de Thérèse, Gonzague alla droit au meuble indispensable et en sortit l'ustensile, n'offrant rien de particulier sur les autres. Récipient à la forme bien connue, de petite grandeur, sans l'œil dans le fond pour inspecter la qualité des gens s'en servant, il reluisait dans sa faïence ordinaire, plutôt bourgeoise qu'aristocratique ou courtisanesque, ne trahissant rien de

plus remarquable que ceux utilisés dans le plus vulgaire des mondes.

Thérèse ne se préoccupait pas du luxe de sa vaisselle nocturne, et elle demeura interloquée en voyant Gonzague considérer le vase avec beaucoup d'amour, le tourner en tous sens, le peloter comme il l'aurait pelotée elle-même, le presser contre sa poitrine, s'irradier les yeux sur son creux, et enfin s'exclamer :

— Que de révélations dans ce petit, petit indispensable ! Dis, dis, tu ne t'assieds pas dessus, et ses bords n'embrassent pas les chairs satinées de ton beau postérieur ! Tu le régales plus par la vue que par le toucher ! Mais qu'importe ! Tu l'élèves légèrement vers tes cuisses.

— Tais-toi, vilain.

— Il admire ton con, ton chat, ton bouton, et il clapote à ton pipi qui frétille, éclabousse, et parfois rebondit sur tes poils.

— Jamais, cochon, salaud.

— Il tape sur ta cuisse gauche, sur ta cuisse droite, il te chatouille la main par son anse, tu verses encore une petite gouttelette.

— Tu es décidément un sale.

— Ne dis pas ça ! Je suis un fervent adorateur de tout ce qui tient à la femme !

— Je t'assure bien que je ne tiens pas le moins du monde à ce vase.

— C'est bien pour cela que je suis certain de l'emporter.

— Tu l'emporteras ?

— Bien empaqueté, et je banderai tout le long du chemin.

— Tu ne banderas pas quand tu sortiras d'ici. Laisse ce vase, et place-le où il te plaira le mieux, espèce de maniaque.

— Nous allons le mettre sur le meuble, au lieu de l'enfermer dedans, et je te baiserai à ses pieds.

— Tu es maboule, mon chien ! Enfin, ce que tu veux, je le veux. Un mot cependant. Faudra-t-il te donner tous ses remplaçants ?

— Non, celui-là me suffit.

— Et… tu en as beaucoup… pour lui tenir compagnie ?

— Ceci est un secret, sur lequel le silence s'impose de rigueur.

— Bah ! tu peux bien me le dire. Je t'ai donné mon pot de chambre ! Que veux-tu que ça me fasse de le voir figurer dans ta collection de cet article ?

— Je t'ai baisée, et…

— En effet, il est la preuve du coup tiré ! Ah ben, t'en as du coton, mon loup ! Quel ciboulot ! Tu me la colles ! Tous les autres représentent des cons où tu as lancé ton jus ! Tu es plus fort que maboule, mon beau. Mais je te préviens, petit Hercule tu es un bon fouteur, je te garderai, je te le promets, et ta collection ne s'augmentera plus beaucoup.

— Je ne m'en plaindrai pas ! Si tu me gardes, j'y verrai que tu m'aimes… un peu, et je serais un serin de ne pas en profiter ! Ah ! ce que tu es belle dans la crânerie de tes chairs et de tes formes !

Ô ! vase de la plus charmante des femmes, je vais lui tirer un bon coup, et je te supplie de me pousser du sperme dans les couilles en aussi grande quantité qu'elle versa du pissat dans tes flancs !

— Ah ! quel sale, quel salaud ! Mais tu bandes comme un taureau et…

Elle n'ajouta pas un mot. Gonzague avait placé le vase sur le meuble qui tantôt l'enfermait, et se mettait en posture de la prendre en levrette ; elle aspirait après l'assaut de cette merveilleuse queue, qui fonctionnait avec tant de vigueur. Puis, voulant l'enflammer encore davantage, à mesure qu'elle s'enfonçait dans son con, elle esquissa un pas en avant qui la fit ressortir, elle marcha à quatre pattes, l'attirant après elle comme si elle était prête à se laisser reprendre, se dirigeant de droite et de gauche, évoluant avec beaucoup d'adresse à travers la chambre ; il la poursuivait, animé d'une folle sensualité, la tête à hauteur de sa croupe, qu'il visait à enjamber, et il se délectait de ce jeu qui allongeait son plaisir. Dans cette chasse à l'enconnage, dans l'extase des regards qu'il jetait sur les fesses, les cuisses, les mollets de la gentille personne, peu à peu il perdait du terrain, et il risquait de la laisser échapper au fluide qu'il croyait lui envoyer. Ne résistant pas au désir de la maîtriser, il lui saisit un pied et l'arrêta dans sa course. Ayant devant les yeux ses fesses, il les fouetta à pleines mains.

— Méchant, méchant, cria-t-elle, ne me bats pas ainsi, ou je ne te pardonne pas.

Ne pas fouetter si joli cul qui ne se dérobait pas, et dont les blanches rondeurs semblaient au contraire inviter aux plus violentes manipulations. Il redoubla les claques, répliqua :

— Ne m'as-tu pas fouetté ?

— Tu me le demandais, ingrat. Ne me fesse pas, ou je ne te laisse pas baiser.

— Je veux te fouetter, et je fouetterai ! Tu as un trop beau cul pour que je n'en offre pas le régal à ma main.

— Ah ! tu prétends me désobéir, eh bien, attends !

Avant qu'il ne s'y fût opposé, elle bondissait deux pas plus loin, se redressait, et, debout, les bras croisés, dans une pose pleine d'audace, qui donnait des lueurs fulgurantes à la beauté de ses chairs, elle dit :

— Prosterne-toi devant moi, cochon, ou je te fais flanquer à la porte tel que tu es.

— Me prosterner, oh oui ! Te baiser les pieds, les genoux, mais je ne me lasserai pas de te couvrir de caresses !

Il se vautrait, le front contre terre, il baisait les petites mules de satin bleu qu'elle avait conservées ; il adorait ses genoux, qu'il serrait contre ses bras ; il allait se lancer à expédier de brûlantes caresses, plus en haut, vers les cuisses, elle le fit ressauter en le grattant sous les couilles du bout des pieds. Il s'empara alors d'elle sans qu'elle se défendit, il l'attira sur le tapis, et elle se prêta à son désir ; mais elle s'étalait encore, couchée sur le dos, les bras ouverts, les cuisses écartées invitant à l'assaut d'amour, il ne pouvait plus choisir sa pose, il la grimpa prestement, enfournant sa queue dans le vagin, et ils tressaillirent de nouveau dans les divins spasmes.

04

Gonzague de Ponleuleu, dans cette visite, venait de signer son abdication masculine. Jusqu'à ce moment, Thérèse Phoncinot vivait sous un restant de charme de son mari, se contentait de donner des coups de canif isolés au contrat, dans l'espérance que le collage de son époux avec l'horizontale cesserait, et qu'il lui reviendrait. Mais, le malheur fit que le soir même de cette agape voluptueuse, elle se rencontra dans une maison amie avec le couple. Cela ne s'était pas encore produit. Contenant sa colère, elle crut s'apercevoir que La Férina la toisait avec insolence, et, avant qu'on ne fût intervenu, elle lui sautait à la gorge, la giflait, l'attrapait par le chignon, lui administrait une véritable raclée. D'abord surprise, La Férina s'occupa de parer les coups comme elle pouvait ; peu à peu, elle s'irrita, se débattait, griffa, força de son côté par les cheveux, mordit, et plus grande, plus enragée, voyant que Thérèse faiblissait, elle l'empoignait à bras le corps et parvenait à la réduire à l'impuissance. Lui retroussant les jupes, dans une folle et invincible exaspération nerveuse, lui donnant une force dont elle se croyait incapable, elle lui fendit son pantalon, lui sortit les fesses, qu'elle claqua de fouettées retentissantes. On ne cherchait plus à se jeter entre les deux femmes : le spectacle de la belle mappemonde de Thérèse, étalée dans ses blanches rondeurs sous les yeux de tous, figeait les gens sur place.

La Férina la maintenait sous un bras, et frappait, frappait, ne s'occupant pas des ruades auxquelles commençait à se livrer son adversaire. Thérèse, non découragée, retenue comme dans un étau, lançait les pieds pour essayer de démonter sa fouetteuse et dans ses mouvements, tordait, agitait son derrière qui n'en devenait que plus fascinateur sur tous ceux assistant à la scène. Tout à

coup, La Férina fit un faux pas, elle glissa, tomba sur les genoux, et son étreinte fut rompue. Déjà Thérèse se trouvait sur son dos, la poussait brutalement sur le ventre, s'accroupissait sur ses reins, lui relevait les jupes et, comme elle n'avait pas de pantalon, attaquait vivement ses fesses, leur rendait la flagellation qu'elle venait de recevoir. La Férina se convulsait, tentait de se dégager ; mais elle était plus fermement tenue qu'elle ne tenait tantôt ; les cuisses de Thérèse qui enserraient ses reins étaient de fer, et elle n'en obtenait que des coups plus rudes. Et le cul de La Férina, tout aussi blanc, tout aussi joli, tout aussi attractif que celui de Thérèse, absorbait les regards de la dizaine de personnes rassemblées autour, ne paraissant pas du tout disposées à intervenir pour séparer les deux femmes. Bien mieux, en s'interposant pour empêcher de s'élancer Jacques Phoncinot, le mari de l'une, l'amant de l'autre, menaçant de ses regards furibonds, de son poing levé la première.

Les fesses de la Férina se teintaient en rouge ; la main de Thérèse frappait sans pitié, sans se lasser. Elle fouettait fortement, et parfois même pinçait pour marquer un bleu qui trancherait sur le rouge. Elle ne s'arrêta que lorsque son bras fatigué refusa de marcher. Elle allongea une dernière claque d'une vigueur inouïe, se redressa prestement, et courut se placer derrière la maîtresse de maison pour se mettre sous sa protection. La Férina, tout aussi promptement debout, les yeux fous de colère, cherchait à la rattraper. Les invectives se multipliaient :

— Rossarde, putain, voleuse de mari, sale coureuse, dire qu'on a été bien ensemble ! Vache, traînée, laveuse de vaisselle.

Ainsi parlait Thérèse ; et La Férina de riposter :

— Montreuse de con, suceuse de pines, lécheuse de mon cul, tu t'en ferais mourir, si je t'accordais de me bouffer les poils de mon chat ! Langue de truie va exécuter tes poses, pour qu'on t'encule, et que tu fasses la cocotte à la frime.

— Ah, bougresse ! Tu oses pisser tes mots, toi qui fouilles les poches de tes michés pour les entôler, ou pour qu'ils chantent plus tard !

— Menteuse de latrines, tu me prêtes tes qualités ! Toi, tu chipais les lettres dans les maisons où tu jouais de tes guibolles pour rincer l'œil des vieux cochons ! Mais, tu as fini le métier, et personne ne veut plus de ta charognesse de peau.

— Ah, salope ! ah, garce ! tu m'as échappé aujourd'hui, parce que je n'en pouvais plus de te cingler le cul, mais je te l'étriperai la prochaine fois ; il n'en restera plus que l'intérieur, la merde.

— Tiens, viens la manger, ta langue ne demande qu'à s'en régaler.

La Férina tourna le dos, se troussa, présenta ses fesses, encore d'un rouge de homard, et se flanquant une tape dessus, ajouta :

— Ta langue est le meilleur des papiers, et c'est tout ce que à quoi elle est bonne.

On se précipitait entre les deux coléreuses, prêtes à se ressaisir ; on leur mettait la main sur la bouche pour apporter le holà à leur répertoire d'injures. On emmenait Thérèse d'un côté, et La Férina de l'autre ; toutes les deux, dans une pièce voisine, fondaient en larmes, avaient une crise de nerfs. Jacques, aux genoux de La Férina, essayait de la consoler ; et aux genoux de Thé-

rèse, une autre femme, une gentille blonde de dix-neuf ans, Pauline Turlu, dite la Circé moderne, jurait de l'aider à se venger.

— Je te l'avais bien dit dans le temps, murmurait-elle, cela devait arriver ; elle devait t'enlever ton mari, et tu me la préférais, parce que je n'étais qu'une enfant ! Et, tu m'as empêchée de lui causer du chiche. Laisse-moi t'embrasser les genoux et les cuisses, chérie, tu sais bien que pour ma part je ne t'enlèverai jamais ni tes amants ni ton mari.

— Non, non, non, je ne veux pas que tu me gamahuches ! Fiche-moi la paix, Pauline, tant que je n'aurai pas avalé le nez de cette gueuse, je ne dormirai plus.

Mais Pauline ne se démontait pas ; elle s'installait entre les cuisses de Thérèse, lui suçait le bouton, essayait de lui peloter les fesses ; la jeune femme était tellement énervée, qu'elle la repoussait, et lui appliquait une maîtresse gifle pour dompter son insistance, tout en disant :

— Ah, mais non ! ah, mais non ! je te dis que je ne veux pas de ça, tu m'entends ! Je ne suis pas du tout en train ! Je n'ai plus rien à faire dans cette maison, où l'on m'a exposée à me rencontrer avec cette ordure, et je m'en vais.

— Un louis pour te gamahucher !

— Ni pour un ni pour cinq, le sang m'étoufferait ! et d'ailleurs tu n'as pas à m'acheter, toi !

— Alors, si c'est pour de l'argent, que ce soit pour guérir la joue que tu m'as frappée.

— Tiens, toi aussi, tu m'embêtes ! Tu ne veux pas comprendre que ce n'est pas le moment. Va lécher cette peau, si tu as tant envie que ça.

— Moi, lécher une ancienne domestique de ma famille, je préférerais m'arracher la langue d'un coup de dent.

— Elle n'est plus domestique, et on ne dirait pas qu'elle l'a été.

— Tu vas peut-être la défendre !

— Cette charogne ! Ah ! Pauline, ne fais pas la bête, adieu.

Thérèse courut chercher son chapeau, et personne ne la retenant, elle partit.

05

De trois jours elle consigna sa porte, ce qui jeta la perturbation chez tous ceux qui, dans l'après-midi, lui apportaient les nouvelles, et la sollicitaient avec plus ou moins de chance d'une de ses complaisances. En vain Gonzague insista-t-il pour être reçu, il ne fut pas plus heureux.

Un grand mal à la tête tracassait Thérèse, et elle ne cessait de se rappeler sa querelle avec La Férina. Sa colère, loin de diminuer, croissait, et elle ne rêvait à rien moins que de brûler la cervelle à son ami Jacques, ce misérable qui l'exploita avec sa sœur pour exécuter des tableaux vivants, grâce auxquels ils ramassèrent pas mal d'argent, et eurent le malheur de se lier avec pas mal de monde, comme avec cette Férina qu'ils se disputèrent tous les deux. Oui, oui, elle la gamahucha cette Judas, pendant

des mois, croyant toujours qu'elle la préférait à son mari, avec qui elle le trompait, sous prétexte qu'elle se laissait baiser pour sauvegarder leurs relations.

Ah ! quelle ribaude que cette fille ! et ça trouvait de riches entreteneurs, et ça se payait des michés comme Jacques, sans regarder si cela chagrinait une chaude amoureuse comme elle fut. Quel ennui que sa sœur Léa ait commis la sottise de partir pour l'Amérique avec un richard ; à elles deux, elles auraient bien su retenir l'ingrat. Il aimait trop les répétitions des poses pour les tableaux, où elles s'appliquaient à qui le feraient le mieux bander, pour renoncer à son ménage, où non seulement il baisait sa femme, mais aussi sa belle-sœur, et une cousine, la gentille Zina, qui les complétait à merveille. Tout, hélas ! avait tourné contre leur union. Léa les quittait à peine que Zina, devenue veuve d'Antoine Gorgen, leur associé, épousait en secondes noces l'agent de change Bertrand Laguerre, et se retirait de la famille. Quelle calamité ! Elle espérait, avec les économies réalisées, vivre en paix avec son mari, et cette crapule de La Férina le lui enlevait. Oh ! elle ne prit pas mal la chose tout d'abord, quoique ça la vexât de sentir avec cette fille l'homme dont elle portait le nom, et à qui, dans le fond de son cœur, elle gardait un bon petit coin d'amour. On a beau vouloir se fâcher ; à faire des cochonneries ensemble pour contenter les regards des riches, on s'habituait joliment à n'être qu'un en étant cinq, et c'était le beau temps où l'on répétait en famille avec Léa, Zina, Antoine et Jacques les poses plastiques qui toujours inspiraient de bons coups de queue.

Elle y avait gagné de l'assurance, et elle leur devait d'avoir de suite trouvé ce qu'il fallait pour se créer seule une situation personnelle, à côté des entretenues, des horizontales. Elle ne tenait

pas à un amant attitré ; mais les hommes étant des cochons, et quelques femmes aussi, en se montrant complaisante pour leurs petits vices, elle obtiendrait de beaux cadeaux, et même de l'argent sans en demander ; cela lui permettrait de rester toujours sa maîtresse. Et, elle avait très bien réussi. Elle en menait toute une petite bande par le nez, et ce Gonzague de Ponleuleu, le dernier présenté, elle le pressentait, ce ne serait pas une de ses moindres conquêtes. Par exemple, en voilà un qui avait une étrange passion, et dont elle ne se serait jamais doutée !

Àpremière vue, elle ne le jugeait pas susceptible d'un fétichisme si anormal ! Et que lui importait !

Elle pensait plutôt qu'il ferait la paire avec le révérend père Moncitron, austère religieux, grand et illustre prédicateur, qui, deux fois par semaine, avant de se rendre à de pieuses conférences, lui rendait une visite d'une demi-heure pour adorer sa pleine lune, en la léchant tantôt délicatement, tantôt furieusement, moyennant un petit subside de deux louis qu'il lui donnait, pour reconstituer la pureté de ses chairs trop sucées suivant son dire. Ce souvenir amenait un sourire sur ses lèvres, et elle parvenait à oublier durant une seconde sa colère contre La Férina ; mais elle se reprenait de suite, parce que les deux louis du Père évoquaient la pensée de celui offert par Pauline pour la gamahucher.

Il était vrai tout de même que parfois, agacée, cette petite, à qui elle prétendait toujours n'être pas à acheter, obtenait, pour un louis donné à propos, de vaincre son agacement et de la labourer de ses savantes minettes à bouche que veux-tu. Tout de même, ça sortait de la banalité de solliciter en cadeau le vase de nuit d'une femme ! Que diable, le Ponleuleu faisait-il de cette col-

lection ? Pas sans doute ce que faisait l'Allemand Kreitsigen de ses cordons de corset. Ce cochon en enroulait sa pine à la broyer, et il jouissait à ce qu'elle la détachait par ses suçons ; elle attrapait avec les dents les extrémités du nœud, le dénouait avec adresse, et de la bouche tournant autour de la pine, elle défaisait tout le cordonnet, qu'elle laissait tomber à terre pour attraper le gland du bout des lèvres, et ensuite sucer à grandes aspirations. Quand elle sentait au gonflement de la queue la jouissance prête à se produire, elle se reculait légèrement en arrière, plaçait un mouchoir de dentelle sous son menton, masturbait en quelques rapides secousses, et la pine crachait son sperme au beau milieu du mouchoir. Il fallait alors qu'elle se redressât debout, trempât le cordon du corset dans le sperme, qu'elle frottât ses poils, et l'Allemand, fou d'amour, emportait cordon et mouchoir.

Ah ! que de goûts cochons variés chez tous ces hommes ! Et le député Véridique Fortuné Mentatous : c'était presque un raffiné ! Il exigeait sa complète nudité ; il l'étudiait des pieds à la tête, comme s'il ne l'avait jamais vue ; puis, il se dévêtissait à son tour, et elle l'examinait de la même façon, lui tripotant les épaules, les pectoraux, le cou, le ventre, le derrière, la queue, qu'elle masturbait pendant quelques secondes : dès qu'elle bandait, elle se jetait à quatre pattes, tenant un foulard de soie bleue à la main ; il se plaçait à cheval sur ses reins, la tête tournée vers son postérieur, et, avec le foulard elle s'éventait les fesses, à mesure qu'il les frappait de son gland durcissant. Quand il bandait tout à fait, il appuyait les couilles sur la naissance de son cul, de façon à ce que sa pine se trouvât en arrêt, comme la lance d'une pompe, et la main entortillée du foulard, elle masturbait du mieux qu'elle pouvait. Quand ça ne marchait pas à son idée, il lui attrapait le derrière de ses deux mains, et il pinçait fortement. Il lui enlevait le

foulard, s'en enveloppait la queue, et il se masturbait lui-même avec vigueur, flanquant des coups de cul à ses reins, pressant sa taille entre les cuisses, lui criant de soulever le cul, jusqu'à ce qu'il jouît, qu'il déchargeât dans le foulard. Il l'obligeait alors à embrasser l'étoffe, et à s'en frotter toute la fente des fesses, afin, disait-il, de bien lui inoculer toutes les idées paillardes qui germaient dans son cœur. Mon Dieu, ça ne l'amusait pas toujours, mais vraiment ces histoires étaient ce qui lui rapportait le plus. Son esprit, au milieu de ces évocations, revenait à Gonzague de Ponleuleu, et elle se souvenait qu'il lui avait dit borner sa demande au clan d'un seul vase. Elle ne réfléchit pas à cela. Satisfait sur ce point, tiendrait-il encore à éprouver le jeu de ses voluptés. Les hommes sont si volages ! Non, non, il ne lui manquerait pas : il la solliciterait pour d'autres choses encore. Insisterait-il autrement pour être reçu, comme il faisait ! Néanmoins, il ne convenait pas de l'ajourner davantage !

Elle donnerait l'ordre de l'introduire à sa première visite, et elle jugerait ce qu'il valait. Dans tous les cas, il payerait pour Jacques, pour La Férina, pour tous les autres : et puis elle deviendrait mauvaise, méchante pour tous ces sales hommes, qui se laissaient engluer par des carcans de putains comme cette La Férina et ses pareilles.

06

Thérèse était costumée en toilette de ville, sur le point de sortir, lorsque Gonzague se présenta de nouveau. Elle ne refusa pas sa porte. À l'exubérance qu'il apportait à s'élancer, à saisir ses deux

mains gantées pour les baiser, elle sourit. Il lui appartenait. Comme elle le savait riche et célibataire, il représentait bien ce qu'elle voulait pour en faire son patito. Il n'eût pas plus tôt embrassé une de ses mains, qu'elle la retira en poussant un petit cri, et en disant :

— Oh ! le brutal ! Vous me brisez la main… pour l'embrasser. Ah ! vous êtes rudement emporté, vous !

— Je vous ai fait mal ! Pardonnez-moi, par grâce, je vous en supplie. Il me semble pourtant ne pas avoir exagéré le mouvement ! Je brûlais tellement en votre honneur, que je n'ai sans doute pas été le maître de mes nerfs.

— Vous brûliez, vraiment, et pourquoi ?

— Vous avez été si bonne ! Le souvenir que je vous dois.

— Ah oui, mon pot de chambre ! Vous en servez-vous pour… vos petits besoins ?

— Je le vénère comme une relique.

— Vous placez joliment mal votre vénération !

— Il est le reflet de votre personne.

— Mon vase de nuit ! Ah bon, vous n'êtes pas galant ! Est-ce là tout ce que vous avez à me dire, j'allais sortir !

— Est-ce bien nécessaire, cette sortie !

— Dame, depuis plusieurs jours que je suis indisposée, je dois de nombreuses visites.

— Qui ne peuvent se remettre ?

— Dites donc, vous avez de l'astuce ! Vous prétendez m'obliger à garder la maison.

— Méchante, est-ce la garder que de m'accorder quelques instants !

— Je la connais celle-là ! On demande quelques instants, on vous prie de quitter vos gants, votre chapeau…

— Et le reste…

— Vous l'avouez ! Non et non, pas aujourd'hui, je ne suis pas en train, et, si réellement vous avez tant envie que ça de la petite chose, allez vous satisfaire avec mon vase de nuit. Où l'avez-vous placé ?

— Sur un fauteuil, dans ma chambre.

— Vous êtes fou, et vous méritez la schlague.

— Appliquez-la moi.

Il l'avait saisie par les deux bras, malgré sa résistance pour se dégager ; mais elle riait, et elle ne se plaignait pas. Elle s'amusait de l'exaltation qui le gagnait, et elle pensait que si elle voulait sortir, ça lui serait toujours facile, et que cette sortie serait d'autant plus désagréable qu'elle avait semblé tout accorder. Elle se laissait attirer contre sa poitrine, baissait la tête pour que ses lèvres ne l'atteignissent pas à la bouche, et elle dit :

— Ma foi non, je ne vous l'appliquerai pas : cela vous est encore un plaisir.

— Et vous ne voulez m'en faire goûter aucun.

— Je ne suis pas en train, je vous le répète.

— Avec ces yeux, ce frémissement des épaules, cette ondulation des reins, cette croupe si attirante par ce gentil et gros nœud.

— Non, non, laissez-moi, je veux sortir.

— Ne soyez pas méchante, ou c'est moi qui vous appliquerai la schlague.

— Oh, par exemple, essayez, j'appelle et on vous flanque à la porte.

— Vous n'aurez pas ce courage, je me brûlerais la cervelle sur votre palier.

— Farceur, va ! Non, non, non, ne me relevez pas les jupons, tout cela est fermé, et je vous le répète pour la dernière fois, je ne suis pas, pas en train.

— Moi, je le suis, voyez.

— Cochon, cachez-ça, reboutonnez votre culotte.

— Pas, tant que vous ne l'aurez pas touché.

— Là, quelle sensation en éprouvez-vous, avec mes gants.

— Appliquez-moi la schlague.

— Non, et en voilà assez. J'ai touché votre machin, je m'en vais, on m'attend.

— On ne peut soupirer après votre visite avec la même fièvre qui me consume ? Laissez-moi vous fouetter avec la main, et je vous rends la liberté.

— En voilà une audace !

— Vous m'avez menti.

— Moi ! Ah ! mais, vous n'êtes pas poli !

— En me disant que vous étiez fermée par là-dessous ; vous n'avez pas de pantalon.

— Le pantalon n'enferme pas ; ma volonté suffit. Ensuite, vous voulez que je vous le dise, j'ai un galant qui m'attend. Je l'aime, et je veux le rejoindre.

— Cruelle.

— Dame, je ne vous connais que de quatre ou cinq jours ! Et d'ailleurs, vous savez bien que je ne suis pas une vertu farouche ! Si vous cherchez cet article, ou tout au moins quelque chose d'un usage un peu exclusif, dans le genre, vous ne le trouverez pas chez moi. Je ne prends personne par surprise. Laissez mes jupes, grand têtu, je ne veux pas, je ne veux pas. Vous me brutalisez, vous me faites mal, je vais crier. Ah ! mais, le cochon, il n'entend rien. Non, non, ne me tapez pas si fort. Je n'aime pas qu'on me fouette. Là, là, attention donc, vous me froisserez ma robe, ah, vous êtes bien avancé, on dirait que vous n'en avez jamais vu, vilain, ne me claquez donc pas ainsi, vous me le marquerez, et puis quoi, vous léchez maintenant, petit chien, vous vous excitez, vous giclerez et vous me tacherez. Je ne le veux pas, ça ! Assez, assez, ne me fouettez donc pas si fort, on va venir, le domestique est à côté. Ah là là, vous me meurtrissez, vous me déchirerez la peau, j'ai le derrière très sensible. Mais, vilain cochon, léchez-le, si vous voulez, et laissez-moi partir.

— Oh ! le joli, joli, joli, petit cul !

— Petit ! Vous êtes difficile ! Non, ne continuez pas à fouetter ! Tiens, fais-moi feuilles de rose, si tu veux, et dépêche-toi. Bon Dieu, que les hommes sont enragés !

Gonzague, à deux genoux devant Thérèse, qui luttait bien mal pour se défendre, lui soutenait les jupes en l'air, et la fouettait avec conscience, tantôt sur la fesse gauche, tantôt sur la fesse droite, pour ne pas faire de jalouses, tantôt sur les deux. Puis, comme la fouettée un peu forte teintait de rouge les chairs rebondies, il s'empressait de déposer sur la peau une grosse, grosse caresse, obligeant la jeune femme à tournoyer devant lui sur le devant et sur le derrière, la reniflant sous les jupes, expédiant la langue au con, atteignant le bouton du bout d'un doigt agile, le branlant, prenant de plus en plus possession des sens de la charmante enfant, qui ne protestait plus, quittait ses gants, jetait son chapeau sur un meuble.

C'était elle à présent qui se maintenait retroussée et s'abandonnait aux dévotes caresses de Gonzague. Et, la luxure commençait ses fêtes de dévergondage.

Ayant le bas du corps de Thérèse à sa disposition, Gonzague s'accroupissait entre ses cuisses, pour les baiser avec ferveur, il saisissait le con dans sa bouche, il patouillait les mollets élégamment moulés par des bas de soie jaune, il baisotait les genoux, et il ne négligeait aucune attitude pour se repaître des sexualités féminines, pétrissant les fesses de ses mains brûlantes, les admirant dans leurs rondeurs prononcées, enfonçant son médium dans la fente, appuyant sur les reins pour qu'elle se penchât en avant, ne se lassant pas de peloter et de sucer. Elle lui dit :

— Ah ! chéri, tu t'en payes une tartine ! Il fallait me prévenir que tu étais si goinfre !

— Tu es un vrai régal !

— Il fallait bien que je le fusse pour contenter les yeux des paillards ! Ne me mouille pas tant avec ta salive ; ça ruisselle sur mes jambes.

— Tu me portes à la peau.

— Tire ton coup, et laisse-moi sortir.

— Tu y penses encore !

— On m'attend, je te l'ai déjà dit.

— Tu me contes une blague.

— Mon amant se fâchera.

— Ton amant ? Tu l'enverras à l'ours.

— Tu en parles à ton aise. Ah ! non, non, ne recommence pas à me fouetter.

— Fouette-moi alors.

— Ah ! quel homme ! Et bien soit, déshabille-toi, et je vais te donner ta ration de verges.

— Par dessus le caleçon.

— Quelle marotte ! Ça m'est égal, je te l'appliquerai, comme tu voudras.

Il se redressa et se hâta de se dévêtir pour apparaître en caleçon : elle avait laissé retomber ses jupes, et aussi calme que si on ne l'eût pas dévorée de caresses, elle alla chercher un paquet de verges dans une pièce voisine. Elle revint, le tenant à la main, et, le voyant prêt pour la flagellation, elle lui commanda de s'agenouiller devant un fauteuil, les fesses bien développées. Elle fit une petite moue dédaigneuse, leva le bras, et d'un geste brusque, saccadé, lui administra plusieurs coups, à exciter les hurlements chez des êtres plus sensibles. Il ne lançait aucun cri, mais il s'affaissait à chaque cinglée, et poussait de gros soupirs.

— Tu ne sens donc rien, demanda-t-elle ?

— Oh si, mais la douleur s'étouffe sous la pensée de la main qui châtie.

— Ça me conviendrait davantage si je suivais l'effet des coups sur la peau de ton postérieur.

— Encore deux coups, et je retirerai mon caleçon, ma chemise.

— Tu me retiendras longtemps encore ?

— Je ne serai pas un ingrat.

— Tiens, voilà tes deux coups, et je souhaite qu'ils marquent, afin de te corriger de tes sales manies.

— Eh là, tu as la main dure, mais peu importe ! Tu ne te branles pas ?

— Que je me branle, et pourquoi ?

— Pour me prouver que tu éprouves quelque chose à me fesser.

— J'éprouverais peut-être, si je voyais ton cul : ton caleçon, pour être de bon goût, n'en remplace pas moins désavantageusement la chair.

— Je vais te la montrer. Branle-toi pendant que j'achève de me dévêtir.

— Maboule, maboule, tu es maboule ! Je te l'ai déjà dit. J'aime qu'on me branle, et je n'aime pas de me branler.

— Veux-tu m'obéir, ou je te déchire la robe.

— Pas de bêtise, hein ! Je tiens à cette toilette. Bon, bon, tu veux que je me branle, tiens, regarde, comme ça ?

— Lève-bien tes jupes que je t'admire jusqu'au nombril.

— Ça ne se peut pas, mon corset me gêne.

— Ôte-le.

— Tu abuses, Gonzague de mon cœur, contente-toi de ce que je te montre.

— Comment appelles-tu ce que tu touches.

— Mon bouton, cochon, et çà, mon con, salaud, et ceci, mon cul ! Es-tu satisfait ?

— Branle plus fort.

— Tu ne veux peut-être pas que je me l'arrache !

Thérèse, jupes sur le ventre, ramassées tant bien que mal, les cuisses nues, le chat effrontément en vue, se chatouillait le bouton, en face de Gonzague, débarrassé de son caleçon et de sa chemise, ces fesses un peu enflammées de la flagellation par les

verges. Il s'approcha de la jeune femme et lui montra qu'il bandait. Dans un mouvement mutin en avant, elle lui tendit le con, comme pour l'engager à l'enfiler. Il n'accepta pas l'offre, mais l'arrêta dans son branlage pour la branler lui-même. Et alors, comme sa queue se trouvait à sa portée, elle la prit vivement dans la main et l'agita avec vigueur, la masturbant avec l'intention évidente de le faire jouir ainsi. Il hésita quelques secondes, puis la lui retira. Elle courut vers les verges, s'en empara, et revint pour lui en administrer une volée. Il ne se dérobait pas, il lui présentait l'ampleur de ses fesses, pour qu'elle frappât bien en plein, elle souriait et la concupiscence lui montait au cerveau, elle allait frapper, lorsque plusieurs personnes envahirent le salon, et elle reconnut parmi elles son mari Jacques Phoncinot.

— Qu'est-ce, que me veut-on ? s'écria-t-elle.

— Constatez, Monsieur le Commissaire, répondit Jacques, le flagrant délit est indiscutable, avec la présence de Monsieur, aussi peu vêtu.

— Oh ! la canaille, gémit Thérèse s'écroulant sur un fauteuil.

07

La scène qui suivit ne se déroula pas tout à fait dans le sens des désirs de Gonzague. Le constat se dressait ; Jacques impassible, assistait à l'effarement de Thérèse pleurant de rage. Le commissaire, requis au bon moment, et qui s'y attendait du reste, prévenu depuis plusieurs jours, dressait son procès-verbal, tout en clignant de l'œil les divers acteurs de l'aventure. Gonzague avait

cherché partout son caleçon et sa chemise, pour se revêtir : d'un coup de pied, Jacques, en entrant, s'était empressé de les jeter hors de sa portée. Se jugeant ridicule dans sa nudité, il débandait et ne savait plus quelle contenance tenir. Le cauchemar continuait. Quelques propos aigre-doux s'échangeaient entre le mari et la femme ; le commissaire s'évertuait à les endiguer par une sévère admonestation ; mais, il devenait de plus en plus difficile d'imposer silence à Thérèse qui, le poing levé, apostrophait aussi bien Jacques que le représentant de l'autorité, leur criant.

— N'est-ce pas abominable de s'introduire ainsi chez les gens ! De quel droit cet homme vous dérange-t-il, M. le Commissaire, et pourquoi vous soumettez-vous à son appel ? Il est mon mari, c'est vrai, mais il se fait entretenir par une cocotte, après avoir trafiqué de mon corps dans des tableaux vivants qu'il imaginait. Je ne le lui envoie pas dire. Vous devriez avoir la pudeur de lui expliquer qu'il ne lui est pas permis d'intervenir dans la vie tranquille que je mène à présent.

— Madame, vous répondrez au tribunal.

— Je m'en moque du tribunal ! Je ne lui dois rien, hein, ni à vous, n'est-ce pas ! Vous ne manquez pas de toupet de violer mon domicile pour rendre service à un maquereau.

— Je vous somme de vous taire, ou je m'assurerai de votre personne pour outrage à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Dépêchons-nous de clôturer cette scène, cela vaudra mieux.

— Cette scène ! Qu'est-ce qu'elle prouve ? Monsieur est dévêtu, parce qu'il a été malade, et que j'allais le frictionner, le masser. Là, vous voyez bien que je dis la vérité, puisque je suis toute

habillée… et, vous pouvez regarder, il n'y a pas de trace, il ne m'a rien fait, tenez, examinez, M. le Commissaire.

— Madame.

— Vous n'avez pas peur que je vous mange ! Touchez mon chat, s'il y a une seule goutte… de jouissance, je consens à ce que vous me fouettiez.

— Madame, je vous en conjure.

— Non, non, ne m'empêchez pas de vous convaincre ; je veux que vous me touchiez, Monsieur le Commissaire, et que vous constatiez dans le procès-verbal que j'ai la peau fraîche et pure, que rien ne s'est passé de répréhensible, que l'adultère n'a pas été commis ; cela a son importance. Je ne suis pas d'ailleurs si répugnante ! Avouez-le, Monsieur le Commissaire, je le lis dans vos yeux, palpez mes cuisses, oui, c'est ça, mettez votre doigt sur… mon clitoris, sur le reste ; trouvez-vous quoi que ce soit, établissant l'acte d'amour ? Et, si vous me supposez capable de consentir à des actes hors nature, voilà mes fesses, Monsieur le Commissaire, elles sont immaculées, si ça vous dégoûte de toucher, vous pouvez bien remarquer qu'elles sont fraîches, intactes, sèches, et toute la raie est ainsi, tenez, je vous l'ouvre ; oh ! je ne suis pas timide, parce que je suis bien faite et que je suis propre. Voyons, dites, ai-je l'air d'une femme qu'un amant vient de baiser ou d'enculer ! Ah ! vous touchez, vous vous convainquez, et, vous pouvez me fouetter, si ça doit vous assurer de ma sagesse. Ah ! ah ! ne chatouillez pas, je suis très, très surexcitable, et quand les gens me plaisent, comme vous, Monsieur le Commissaire, je suis capable de toutes les complaisances, même à la barbe de mon mari, et sans me cacher. Quelle crapule ! Avait-il bien besoin de

vous déranger. Oui, oui, fouettez, vous verrez que rien ne me giclera ni par devant, ni par derrière, et que Monsieur était bien vraiment indisposé. Savez-vous qu'il y a des mois et des mois que nous sommes séparés avec mon mari ! Pourquoi a-t-il attendu jusqu'à ce jour pour m'embêter ! Vous ne vous en doutez pas ? C'est parce que, l'autre soir, j'ai fouetté vigoureusement le cul de son chameau de bonne amie ! Et, bien plus fort que vous ne le faites, Monsieur le Commissaire ! Vous c'est gentil, c'est une caresse ! Hein, vous aimez de fesser un joli postérieur comme le mien ! Vous le voyez assez dites ! Ah ! il enrage, le Jacquot de La Férina ! Non, non, ne vous arrêtez pas encore, vous n'avez pas assez fouetté pour faire sortir la liqueur de monsieur, s'il m'enculait avant votre invasion ici. Puis, je sens à votre main que vous êtes amateur de claques sur la peau blanche d'un derrière ! Allez, ne vous gênez pas. Il mériterait bien, mon sale animal d'époux, que nous lui allongions ensemble une paire de cornes. À votre service, Monsieur le Commissaire, le jour où ça vous dira. Croyez-vous que Monsieur mon mari en ait une couche ! Il vous amène aujourd'hui ! Il n'ignore cependant pas que je reçois beaucoup, et que j'ai des relations plus intimes avec d'autres que ce pauvre ami. Quel imbécile de vous arracher à vos occupations pour si peu de chose ! Vous m'avez fouettée, et, vous le pouvez encore, si ça vous plaît, mais enregistrez que je n'ai rien d'impur dans le corps.

La scène abordait l'invraisemblable : Thérèse, les jupes en l'air, les cuisses et les fesses exposées à tous les regards, laissait son derrière à la portée du Commissaire qui, ému plus qu'il ne voulait le paraître, devant si belles rotondités, fouettait d'abord avec timidité, puis avec plus de résolution ; souriait à la jeune femme l'encourageant de ses plus libertines œillades. Le secré-

taire transcrivait le procès-verbal d'une si distraite façon, qu'il en oubliait les trois quarts des mots. Jacques, pâle, ennuyé, n'osait intervenir, semblait prêt à regretter l'acte intempestif qu'il venait de commettre, en poursuivant le constat d'adultère de sa femme. Gonzague se dissimulait derrière un fauteuil, et admirait avec des yeux extasiés la hardiesse de Thérèse, entraînant le magistrat à oublier la gravité de sa mission. Les jupes de la fouettée qui retombaient, le pas en avant qu'elle faisait pour se reculer du Commissaire, équivalurent à la douche d'eau froide destinée à rappeler les esprits de tout le monde.

— Le constat est-il dressé ? demanda le Commissaire, d'une voix rauque.

— Je ne sais trop s'il est bien reproduit, murmura le secrétaire.

— Donnez, que je voie.

— Je retire ma plainte, formula Jacques à voix basse.

— De quoi, de quoi, s'exclama Thérèse, Monsieur change d'avis ! Je ne le veux pas. Nous en finirons une bonne fois. Je désire que l'affaire suive son cours jusqu'au bout, puisqu'elle est commencée.

— Madame, dit le Commissaire, si Monsieur se désiste, on peut instrumenter de manière à…

— Non, non, pas de constat, cria Jacques.

— Ce serait vraiment par trop commode de troubler les gens, riposta Thérèse, pour se rincer l'œil à voir fouetter Sa femme par M. le Commissaire de police.

— Indulgence et paix, conseilla celui-ci.

— Quoi, vous intercédez, vous !

— Mes yeux sont pleins de ce qu'ils ont admiré, ils prêchent la clémence.

— Ah ! Monsieur le Commissaire, que devient la morale de l'histoire ?

— La morale, si vous m'en croyez, vous poussera à la réconciliation conjugale.

— Pour cela, non ! Monsieur est trop féru de sa chamelle ! Qu'il aille la rejoindre, et qu'il ne m'embête plus.

— Nous allons dresser un procès-verbal de non-constatation.

— Comme vous voudrez ! Mais me permettriez-vous de dire à Monsieur mon mari tout ce que j'ai sur le cœur à son égard, sans que vous vous assuriez de ma personne pour outrage à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions ?

— À quoi bon, Madame ! Tout est bien qui finit bien. Laissez-moi me retirer en vous témoignant ma joie de vous avoir connue.

— Vous êtes bien aimable, Monsieur le Commissaire, n'oubliez pas ce que je vous ai dit : si une paire de cornes à confectionner à Monsieur vous sourit…

— Chut, ne parlons pas de ça.

— Au contraire, ne serait-ce que pour lui apprendre à être plus prudent et plus discret une autre fois.

Le Commissaire, son procès-verbal néant d'adultère établi, partit avec son monde. Jacques fit un mouvement pour se rapprocher de Thérèse ; elle se retroussa jusqu'à la ceinture par devant, posa le pouce sur son con, et dit :

— Regarde bien ça, et retiens mes paroles : n i ni fini pour toujours, la porte t'est fermée et bien fermée, cochon, qui m'as joué ce sale tour !

— On se reverra, Thérèse.

— Je ne le souhaite ni pour toi, ni pour moi.

Seule avec Gonzague, qui s'avançait tout penaud, elle ramassa prestement les verges qui gisaient sur le sol, et dont personne ne s'était occupé. Elle en cingla le pauvre homme sur le gras des cuisses, les reins, le derrière, avec une telle fureur qu'il se mit à fuir par le salon. Elle lui courut sus en disant :

— Ah ! tu vois à quoi tu as failli m'exposer ! Si tu avais été raisonnable, tu m'aurais laissée sortir, et le commissaire se serait cassé le nez. Aussi, pour toi, comme pour mon mari n i ni fini. Garde mon pot de chambre comme souvenir, sers-t'en de casque, si ça te convient, je ne te verrai plus jamais, jamais.

— Thérèse, mon adorée, grâce.

— Zut et zut.

Il tombait sur les deux genoux, et elle le battait à grands coups de verges, sans se préoccuper si elle atteignait le derrière ou le dos, les épaules ou les jambes. La flagellation s'annonçait impitoyable, et il se roulait aux pieds de la méchante, essayant de lui

agripper les jambes. Elle le frappait sur les mains, sur les bras, menaçait de taper sur la queue s'il ne la laissait pas tranquille.

Il se mit à pleurer comme un enfant, joignit les mains, implorant pitié : il bandait encore, et les coups même, qu'elle lui administrait, exaspéraient ses sens. Elle riait avec cruauté de ses supplications, de ses contorsions, le narguait, le fouettait plus rageusement, se dégageait de ses mains, serrait les jupes entre ses jambes pour esquiver ses tentations de retroussage, dans lesquelles il commençait à s'acharner, l'empêchait de glisser vers le bas de sa robe.

— Pitié ! Thérèse, je suis fou d'amour. Votre main fouetteuse m'enflamme le sang.

— Zut, attrapez-moi ça.

— Thérèse, un seul baiser sur le bout de votre bottine.

— Au diable, tes baisers ! Quand tu seras disposé à me ficher la paix, je te permettrai de rhabiller et de partir.

— Je ne m'en irai pas, tant que tu ne m'auras pas rendu ton amour.

— Mon amour ! Tu n'as donc pas vu ta trompette de te figurer que je pourrais aimer un singe de ton espèce !

— Ne m'aime pas, mais donne-toi, comme l'autre jour ! Commande-moi ce que tu voudras, les choses les plus impossibles, j'obéirai à tes moindres volontés comme le plus fidèle des toutous.

— Tu m'obéiras ! Ah bien, mon pauvre agneau, tu ne sais pas ce que tu proposes !

— Prends-moi au mot.

— Reçois toujours cette dernière fessée.

Pan, pan, pan, les verges se levaient et s'abaissaient ; les fesses crépitaient, et comme les cuisses, elles s'écorchaient et saignaient. Gonzague se soumettait au supplice, il adorait la jeune femme, dans une attitude humble et courbée, où il présentait les parties charnues qu'elle désirait frapper. Il bandait ferme sous les coups, à l'étonnement, l'épatement de Thérèse, qui cessa de flageller et appuya le bout de sa bottine sur sa pine en disant :

— Elle est d'excellente construction, ta saucisse ; mais je te l'ai dit, je te le répète, n i ni fini.

— Non, non, ordonne-moi de me traîner à tes genoux, dans la rue, je le ferai.

— Grand merci, pour qu'on nous conduise au poste !

08

Les coups de verges, qu'elle avait si généreusement distribués à son malheureux amoureux, imprimaient à ses traits une animations extraordinaire leur allant à ravir. Ses yeux brillaient de feux séducteurs ; elle ne voulait pas céder à la passion qu'elle inspirait ; elle cherchait un moyen d'exercer son empire sur ce pauvre fétichiste, essuyant les nombreuses gouttes de sang qui perlaient sur ses chairs, avec un mouchoir qu'elle lui avait jeté, comme on jette un os à un chien. Sur les genoux, Gonzague ram-

pait à sa suite dans les moindres mouvements qu'elle entreprenait, et ne cessait de gémir :

— Oh ! Thérèse, et Thérèse, pour te baiser, je m'astreindrais au supplice le plus dur.

— Me baiser ! Quel toupet ! Au fait : examinons ce que je puis faire de toi, puisque tu offres de m'obéir en tout. Eh bien ! mais, j'ai trouvé. Mon domestique, Jules, ne m'a pas prévenue de l'arrivée du Commissaire, je vais le flanquer à la porte, et en attendant que j'en aie un autre, tu le remplaceras. Je dois t'en aviser : Jules fait l'appartement, brosse, s'occupe des courses, me sert à table, et aide la cuisinière, si elle a besoin d'un coup de main.

— Ô joie, être ton domestique ! Je payerai pour avoir la place.

— Ne te réjouis pas si vite : tu n'occuperas la place que très peu de temps, et ce soir, tu décamperas. Demain, j'aurai un autre serviteur.

— Je retiens le poste.

— Je ne te l'accorde pas, je serais trop mal servie. Maintenant je vais régler cette affaire.

Elle sonna, après que Gonzague eut pénétré dans le cabinet de toilette pour réparer sérieusement ses écorchures. Le domestique se présenta, la mine basse.

— Jules, dit-elle, où étiez-vous, qu'on se soit permis d'entrer chez moi sans être annoncé ?

— Madame, je cirais vos bottes pour votre partie de pêche de dimanche.

— Et vous avez laissé pénétrer dans l'appartement sans vous y opposer.

— On a sonné, j'ai ouvert, avec une brosse à la main, on s'est précipité. M. Jacques connaît la maison, il a marché droit vers le salon, comme si vous l'attendiez ! Je n'ai pas voulu gaffer.

— Vous êtes un imbécile. Allez faire votre malle, je vous chasse.

— Vous me chassez ! Oh ! Madame, moi qui vous suis si dévoué !

— Je m'en aperçois ! Dépêchons, je n'ai pas de temps à perdre.

— Madame n'est pas juste ! Si elle me chasse, qui saura faire la main pour ses petites histoires !

— Vous êtes un sot, et je vous chasserai deux fois pour cette observation.

— Madame est en colère, et elle a tort. Si elle réfléchissait, elle verrait qu'elle ne peut pas se passer de mes services : je suis trop au courant de la vie de Madame pour ne pas être un instrument utile, et je lui suis plus dévoué que ne le serait la meilleure des femmes de chambre. Madame s'en rend bien compte.

— Ne m'horripilez pas avec vos discours ; j'ai arrêté votre remplaçant.

— Mon remplaçant ! Et où est-il ?

— C'est le Monsieur que vous avez introduit, et avec qui on m'a surprise.

— M. de Ponleuleu ! Ah ! elle est bien bonne ! Mais, Madame, si vous vous offrez une fantaisie dans cette combinaison, vous vous amuseriez bien davantage en me gardant et en me donnant la place de M. de Ponleuleu, tant que vous le conserverez à votre service.

— Êtes-vous fou ?

— Pas le moins du monde : étudiez l'affaire ; si vous cherchez à ce qu'il enrage, il enragera bien plus, en nous voyant remplir chacun le rôle… que le troc dicterait.

— Vous ne manquez pas d'audace.

— Pour être agréable à Madame, je me sens capable de tout.

L'idée lui parut si drôle, qu'elle ne retint pas un éclat de rire, et, versatile comme toutes les femmes, elle accepta de suite la proposition, et s'écria :

— Vous êtes moins bête que je le croyais, et ma foi, j'ai bien envie d'essayer l'affaire. Prenez sa place, en visiteur, pas davantage, et nous jugerons comment il s'accommodera de la vôtre. Tenez, ramassez ses vêtements, et endossez-les prestement. Je vous pardonnerai, selon la façon dont vous me contenterez.

Elle lui livra les effets de Gonzague, et Jules passa dans une pièce voisine pour les revêtir. Il avait à peu près la même taille, le même embonpoint, tout se présentait pour le mieux. Quand il entra, au bout de quelques secondes, on aurait juré que le costume avait été confectionné pour lui. Thérèse l'en complimenta, et dit :

— Vous voilà donc M. de Ponleuleu, Jules, jouez avec sang-froid le rôle, et surtout, n'oubliez pas que s'il m'oblige à certaines familiarités, vous ne devez pas y attacher plus d'importance que je n'en attacherai aux vôtres. Du reste, le rôle ne vous sera pas toujours commode, je vous en préviens.

Sur ces mots, elle le fit asseoir sur un sopha, en lui recommandant de l'attendre quelques instants, et elle s'en fût pour retrouver le vrai Gonzague, et préparer la scène que déjà elle complotait. Dans le cabinet de toilette, elle le vit, nettoyé de ses taches de sang, restauré, hésitant sur ce qu'il devait faire. Elle l'aborda durement :

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Mais… je me lavais.

— Vous vous laviez dans mon cabinet de toilette ! Perdez-vous l'esprit ? Depuis quand les domestiques se considèrent-ils chez eux dans la maison de leurs maîtres ?

— Mais…

— Et puis, oubliez-vous le respect que vous me devez, de rester ainsi nu devant mes yeux ?

— Madame…

— Vraiment, je crains d'avoir eu la main malheureuse en vous choisissant ! Il y a un gros moment que je vous appelle, et j'ai quitté un visiteur pour me mettre à votre recherche ! C'est très embêtant. Nous réglerons cette affaire plus tard. Suivez-moi pour vous revêtir ; j'ai entrevu vos effets dans mon boudoir. Je me de-

mande pourquoi vous ne vous installez pas dans ma chambre. Votre toupet ne m'en imposera pas, vous entendez…

— Thérèse…

— Hein, plaît-il !

Il esquissa un geste pour la saisir par la taille, elle lui allongea une tape sur les doigts, avec un tel air princesse qu'il en demeura tout marri, et la suivit, la tête basse, commençant à redouter que son emploi fictif ne lui vaille plus d'ennuis que d'agréments. Malgré lui, dans le fond du cœur, il espérait en la clémence de cette femme adorable qui lui avait donné son vase de nuit, et il se rasséréna, en apercevant le costume de Jules qu'elle lui ordonnait de revêtir. En somme il était dans la place, il serait bien stupide s'il ne savait pas en profiter. En silence, il se costuma, depuis la chemise jusqu'au gilet aux boutons dorés, et il offrit ainsi une attitude si burlesque, que Thérèse se mordit les lèvres pour ne pas lui rire au nez. Quand il fut tout habillé, elle lui dit :

— Vous allez nous préparer une orangeade, et vous nous l'apporterez au salon.

— Une orangeade !

— Eh bien ! quoi, ne seriez-vous pas bon pour en confectionner une !

— Si, si, où trouverai-je les ingrédients nécessaires ?

— Ah ça ! mais, arrivez-vous de Pontoise ou de Caca-les-Oies ? Vous ne prétendez pas que je vous accompagne pour vous montrer où sont placés les fruits et les verreries ?

— Oh ! non, oh ! non, Madame.

— Dépêchez-vous, M. de Ponleuleu a très soif, et il attend.

— M. de Ponleuleu, mais ?

— Vous m'ennuyez, mon ami, si le service de ma maison ne vous convient pas, dites-le, je vous règle et vous partez. Je vous ai suffisamment témoigné de la patience en tolérant votre invasion dans mon cabinet de toilette, votre manque de respect avec votre tenue plus que sommaire, je n'ai pas le temps de vous aider dans les opérations domestiques qui vous incombent, donc à l'ouvrage, et fichez-moi la paix.

Elle lui tourna le dos, le planta dans un couloir, et revint au salon.

09

Maître Jules, resté seul, s'était étendu sur le sopha ; en voyant rentrer sa maîtresse, il se hâta de se remettre en posture plus convenable ; elle éprouvait une folle envie de rire devant la tête que faisait Gonzague, quand elle le quitta ; elle la contint, en face de son véritable domestique, pour s'asseoir à son côté sur le sopha, lui entourer le cou d'un de ses bras, et, comme il tressaillait, elle lui murmura tout bas :

— C'est pour la frime, imbécile, il va certainement venir, il faut qu'il soit saisi en nous apercevant amoureux !

— Bon, bon, je joue la frime aussi.

Il l'enlaça bravement, la pressa conter sa poitrine, et ajouta :

— Ah ! ma petite poule, ce que le bonheur me brûle le sang !

— Et à moi donc, mon bébé en sucre d'orge ! Oh ! qu'on est bien ainsi, tous les deux près l'un de l'autre !

— Que je sens tous les picotements du feu de l'enfer me rôtir les os à l'asticotance de si belles épaules !

— Asticotance n'est pas français, âne, n'emploie pas de ces mots ! Oh ! mon turbin de mon cœur, que je t'aime !

— Turbin est doux à mon âme. Je bois du lait en donnant cette caresse à ta bouche.

— Cochon !

Mais elle ne se recula pas comme elle en avait esquissé le mouvement ; bien mieux, elle se leva pour s'installer sur ses genoux, en lui enroulant la tête de ses bras : elle venait d'entendre la porte qui s'ouvrait. Elle s'exclama :

— Que c'est gentil, mon Gonzague, de ne pas m'avoir négligée durant ces jours de tristesse, et de n'avoir pas été découragé, malgré mon refus de te revoir.

— Oh ! ma caillette, je bande comme un moine !

Elle cacha sa tête contre l'épaule de Jules ; Gonzague s'approcha, les yeux hébétés, et dit :

— Pardon, pardon, il n'y a pas ici deux Gonzague !

— Hein, qu'y a-t-il ? s'écria Thérèse en se redressant soudain et en quittant les genoux de Jules ! Quoi, c'est encore vous, sot animal, et vous entrez sans frapper ! Quelle idiotie ! Et l'orangeade, où donc est-elle ?

— Je ne trouve ni les oranges, ni le sucre, ni la glace, ni les verres, ni rien, rien, rien.

— Vous êtes donc obtus, mon ami, ou aveugle.

— Oh ! aveugle non ! Ce que je voyais tantôt, et ce que je vois ! Mais, dites-moi, quel est cet individu qui porte mes habits ?

— Vos habits ! Oh ! Gonzague, mon domestique est fou, cours vite chercher le commissaire, ramène-le, j'ai peur.

— Lui, Gonzague !

— Oui, lui, Gonzague ! Ne le savez-vous pas, Jules.

— Moi, Jules !

— Sans doute, puisque c'est sous ce nom que vous êtes engagé à mon service !

En ce moment, le vrai Jules se leva à son tour, et dit avec noblesse :

— Ne vous fâchez pas, ma charmante, cet homme n'a pu supporter l'éclat de votre beauté ! Elle l'a rendu toqué. En me voyant follement épris de vos charmes, il s'est figuré être Gonzague, tandis qu'il m'attribuait sa qualité de Jules !

— Moi, je ne suis pas assez forte pour me débrouiller dans cet imbroglio : arrangez-vous tous les deux. Je vais sortir et demander à des amis de m'offrir à me rafraîchir quelque part, puisque je ne puis l'obtenir chez moi.

— Ah ! non, vous ne sortirez pas, dirent en même temps les deux hommes.

— Et qui m'en empêchera ! Pas vous dans tous les cas.

— Pardon, pardon, chère Madame, reprit Gonzague avec un peu d'humeur, si Monsieur s'appelle Gonzague, et si ces habits lui appartiennent, il doit savoir ce qui est renfermé dans les poches du veston, et il va nous l'apprendre, sans y regarder.

— Cette bêtise. Il y a des lettres.

— De qui ?

Thérèse se dépêcha d'intervenir :

— Je vous dis que c'est Gonzague, moi ! Et vous m'embêtez, vous ! Pourquoi n'apportez-vous pas l'orangeade, et pourquoi nous privez-vous du duo d'amour que nous commencions ? Puis, zut pour votre folie, j'appellerai le médecin plus tard. Je ne veux plus m'occuper que de toi, mon chéri, et nous allons ensemble faire notre orangeade. Vous, Jules, courez à ma chambre arranger le lit pour que mon amant Gonzague me baise avant de se retirer.

— Jour de…

— Qu'est-ce, que signifie ?

Thérèse se pressait contre la poitrine de Jules comme une chatte amoureuse, levait des yeux remplis de passion sur les siens ; il la serrait dans ses bras, il la patouillait, il s'enfiévrait, il prenait goût au jeu, et elle le pinçait pour qu'il ne s'oubliât pas trop. Mais le feu flambait, il bandait, luttait pour déboutonner sa culotte et en sortir sa pine. Thérèse n'avait d'autre ressource que d'appuyer sur la main pour la gêner dans sa tentative et la tenir en repos en l'écrasant. Elle eut une inspiration, et demanda :

— Oh ! mon navet, dis, dis-moi, quel est l'objet de ma toilette qui te plairait le plus à recevoir, et je te le donne, pour que tu penses à moi, quand nous nous quitterons.

— Un objet de ta toilette, ô ma tubéreuse, je voudrais, je voudrais un mouchoir de dentelles, après qu'il aurait caressé ton joli chat, ton chat que j'aime tant à voir et à embrasser.

— Chut, il ne faut pas parler ainsi devant Jules. Laisse-moi lui ordonner de retourner à la cuisine pour l'orangeade, et je te donnerai ce mouchoir de dentelles, là, tu vois, que je sors de ma poche, et que je passerai sur mon chat autant qu'il te conviendra, pour que tu en conserves le souvenir loin de moi.

— Ha, ha, ha, se mit à geindre Gonzague, je crois que ma raison n'est pas bien solide ! Elle veut me renvoyer pour lui donner le mouchoir de dentelles ! Non, je ne m'en irai pas.

— Tu ne veux pas m'obéir, sale espèce de domestique, eh bien ! tiens, regarde ; le commissaire a déjà vu la chose. Je veux qu'il me frotte lui-même le chat avec le mouchoir de dentelles.

— En faisant minettes, ma carotte, pour me faire jouir et couler ma décharge dans le mouchoir de dentelles.

— Oh ! c'est trop de torture, gronda Gonzague.

Thérèse, ses jupes retroussées très haut, abandonnait ses cuisses à la langue de Jules, accroupi entre ses jambes, tenant le mouchoir de dentelles à la main, avec lequel il s'amusait à lui éventer le chat. Gonzague, idiotisé, contemplait le spectacle, sans oser risquer une protestation, que les regards narquois de la jeune femme clouaient du reste à ses lèvres. Le vaurien de Jules, dont la langue travaillait à merveille sa maîtresse, parvenant à

l'émouvoir, ne craignait plus de lui peloter les fesses et les mollets, et elle poussait de petits cris pâmés, où malgré l'excessivité, se sentait une certaine part de vérité. Elle se livrait aux minettes, aux caresses, avec moins de restriction, de réserve ; si elle n'encourageait pas les entreprises de son domestique, elle les acceptait sans déplaisir, et clignait de l'œil en apercevant sa pine sortie de la culotte, bandant très dur.

Elle admirait cette belle et solide queue, car Jules Bimbin n'avait que vingt-huit ans, et offrait un type de brun fortement constitué. Il se lançait dans des langues de plus en plus polissonnes honorant le chat, le clitoris, le con, l'entre-cuisses, s'égarant jusqu'au cul qu'on lui présentait sitôt qu'il imprimait un mouvement de rotation au corps. Le mouchoir de dentelles fonctionnait aussi on ne peut mieux : il essuyait les traces de salive qui humectaient le minet, les perles de cyprine qui commençaient à sourdre ; il caressait les rondeurs des fesses, quand la langue marchait trop activement, et Thérèse, ne cachant plus l'excitation qui la dominait, se collait le ventre et le cul sur le visage de Jules. Elle n'invectivait plus Gonzague qui, affolé devant ce spectacle, s'était laissé tomber sur un fauteuil et résistait mal à la fantaisie de se masturber. Il se déboutonnait, il exhibait sa queue, il la caressait de sa main ; Thérèse, qui déchargeait sur la bouche de Jules, s'en aperçut au milieu du vague de ses idées, elle s'arracha à l'ivresse qui l'envahissait, en vain Jules voulut la retenir, elle se précipita sur Gonzague, et lui touchant la queue du bout de sa bottine, cria :

— Cochon, salaud, porc, veux-tu bien vite cacher ton ordure ! N'as-tu pas honte, devant un amant qui m'adore, d'essayer de te masturber.

— Ton amant, c'est moi, ce n'est pas cet ivrogne qui se saoule de ton con, tu entends ! Je ne veux pas que cette farce continue. Tu vas l'obliger à me rendre mes habits, et je lui rendrai les siens. Et chacun reprendra son rang.

— Oh, cette boule !

Elle croisa les bras et lui rit au nez, puis apostropha Jules.

— Hein, qu'en penses-tu, ma ciboulette ! Il veut reprendre ses habits et il veut te donner ceux qu'il porte, comme étant les tiens ! Il continue à se payer ma tête. Apporte-moi le martinet ; nous allons lui apprendre ce qu'il est en réalité, mon domestique, mon esclave.

— Ton domestique, ton esclave, oui, mais pas pour assister à ton abaissement avec un valet.

— Mon abaissement avec un valet ! Mais c'est toi, mon valet, mon serviteur ! Allons, preste, quitte ta culotte et montre ton postérieur ! Voilà le martinet, il va te régaler.

— Thérèse, Thérèse, n'abuse pas.

— Tu ne veux pas retirer ta culotte de bon gré, tu ne veux pas présenter ton derrière !

— Pas devant lui.

— Pourquoi pas devant moi ? Parce que je lui ai sucé le bouton sous tes yeux.

— Je vous défends de me tutoyer !

— Fais pas ta poire, et causons plutôt en bons frères.

— Si vous ne mettez pas fin à cette scène, Thérèse, je cesse le rôle que j'avais accepté par grand amour pour vous, et je me retire pour ne plus jamais vous voir.

Cette fois, il affichait une attitude si résolue, qu'elle eut peur d'avoir dépassé le but, et qu'elle répondit :

— Pour Dieu, Jules, je ne comprends rien à ce que vous me dites ! Vous voulez, et vous ne voulez pas. Soit, je cède en vous renvoyant, mais vous vous repentirez plus que moi d'avoir quitté mon service.

Il eut l'ombre d'une hésitation ; mais en cet instant, un secours inattendu lui vint en la personne du vrai Jules, qui saisissait brutalement Thérèse par les bras, et disait :

— Vraiment, ma violette, vous vous moquez trop des hommes ! Vous excitez au branle-bas et vous lâchez le combat ; vous inspirez le supplice d'un tas d'ail à votre monde, et vous voulez fouetter les gens ! C'est vous qui allez l'être, pour nous venger tous les deux.

— Moi ! Tenez, voilà pour vous.

Elle souffleta Jules, qui ne lâcha pas prise, la jeta sans peine sous un de ses bras, comme cela s'était passé quelques jours auparavant entre elle et La Férina, lui retroussa les jupes, exhiba les belles rotondités de ses fesses, et, comme il avait le martinet à la main, flic, flac, il lui administra une première cinglée, qui la fit gigoter des jambes : mais elle était retenue par un homme doué d'une robuste force : elle ne pouvait se dégager, et ses efforts ne servaient qu'à la découvrir davantage, à jeter ses blanches chairs aux coups qui les poursuivaient : elle se trémoussait, son cul se

haussait ou s'abaissait, éblouissant de carnation se nuançant de rouge ; elle resserrait la fente, elle n'empêchait pas les crins de s'y enfoncer et de la meurtrir. Son derrière ne décessait plus de s'avancer ou de reculer sous l'impression de la flagellation, clic, clac, le martinet se levait et retombait, frappant, écorchant ; les coups se multipliaient, et elle criait de colère, de douleur et de rage :

— Je vous chasse tous les deux ; je suis chez moi ici, je suis ma maîtresse, je me plaindrai au Commissaire de police.

Sans s'émouvoir, Jules, voyant que Gonzague était plus disposé à la soutenir qu'à se tourner contre lui, jeta le mouchoir de dentelles à ses pieds et lui dit :

— Si elle jaspine, bâillonnez-la, et vous m'aiderez à la fouetter, vous avec la main, moi avec le martinet.

— Monstres, monstres, hurla Thérèse.

Elle n'était pas la plus forte, et les deux mâles, malgré la différence de leur position sociale, semblaient très bien s'entendre à cette heure pour assouvir leurs fantaisies érotiques. Gonzague avait ramassé le mouchoir de dentelles : sur les genoux, il se glissait pour faire face à Thérèse, il lui attrapait la tête, et cherchait à lui fermer la bouche ; mais, elle écumait et mordait, criant :

— Lâches, lâches.

Jules suspendit la flagellation, se tourna pour la saisir à bras le corps, la serrer entre ses jambes pour entraver ses mouvements, tout en essayant de lui maintenir la tête immobile.

— Jetez-lui les robes sur la figure, dit-il et nous en viendrons à bout : elle comprendra qu'il vaut mieux se taire et se laisser faire.

La même férocité de luxure imposée unissait les deux hommes, et les efforts de la femme, loin de calmer l'effervescence qui s'emparait de leurs sens, ne servaient au contraire qu'à les enrager davantage : ils s'accordaient très bien, et se sentaient les maîtres de la situation pour les obscénités qu'ils rêvaient. Gonzague vit les yeux de Thérèse si furibonds, si remplis d'une colère de mépris, qu'il n'hésita pas à marcher, et à coller le mouchoir de dentelles sur sa bouche, en disant :

— Tu l'as eu au con, ma belle, tu l'as maintenant sur les lèvres.

— Nous sommes les vainqueurs, renchérit Jules. Si elle ne se soumet pas de bonne volonté, on la ficelle comme un saucisson, et on la fouette jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Cela ne la tuera pas. D'ailleurs elle est de force à nous épuiser tous les deux.

⁂

Thérèse ne pouvait rien contre deux hommes affolés de luxure, et que leur troquage de vêtements associait dans les caprices libidineux qui leur montaient au cerveau. L'homme du monde et le valet nourrissaient le même dédain de scrupules ; ils sentaient leur victoire assurée, ils comprenaient que l'un par l'autre, ils atteindraient leurs plus sauvages satisfactions. Elle ferma les yeux et s'abandonna avec la résolution de se venger impitoyablement.

— Là, elle devient sage, observa Jules, s'apercevant de la détente de nerfs de la jeune femme, nous allons reprendre la suite de l'affaire. À tout Seigneur, tout honneur, Monsieur mon com-

plice. Son cul doit être en état de recevoir vos fouettées, voulez-vous que je vous l'offre ?

Il roula avec brutalité Thérèse pour la coucher sur le ventre ; elle ne se défendit pas ; elle faisait la morte. Il la retroussa, lui remonta les jupes et la chemise sur le dos, et remit en lumière ses fesses, révélant encore les marques du martinet, mais conservant leur éclatante blancheur.

Les pauvres jumelles se resserraient avec crainte, essayaient de se rapetisser, de diminuer leur surface et témoignaient de la plus absolue des soumissions au nouveau châtiment qu'on leur annonçait. Jules les patouillait cyniquement de la paume de la main, et murmura :

— Beaux fruits, Monsieur Gonzague, beaux fruits, que la flagellation rendra souples et savoureux pour tout ce qu'on voudra en faire. Admirez cette chute de reins ; vous la connaissez probablement ! Oh, vous n'êtes pas le seul, savez-vous !

Il y en a qui viennent et qui les adorent pendant des heures, en les léchant à bouche que veux-tu, en les gargouillant de la langue, les pelotant et les appelant des plus jolis noms de la création. Oh, je comprends leur goût ! Que souvent, je me suis masturbé en les regardant opérer par le trou de la serrure.

Thérèse ne dissimula pas un tressaillement, il lui allongea une grosse claque sur les fesses, et continua son discours :

— C'est un simple acompte sur ce que vous allez lui servir ! Je croyais qu'elle se révoltait encore. La patronne n'est pas contente d'apprendre que j'espinchais par le trou de la serrure. Elle l'ignorait. Vous saisissez : elle m'avait flanqué à la porte, avant la petite

comédie que nous venons de jouer ! Je suis certain qu'elle me cassera aux gages, dès que nous la tiendrons plus en mains ! Alors, je me moque de dénoncer les trucs, elle s'en souviendra pour ceux qui me remplaceront. Quant à vous, n'ayez pas peur, elle vous régalera du même plat… à moins que vous ne casquiez ferme. Donc, profitons de l'occasion, et usons-en une bonne fois, ce sera toujours ça de gagné ! Hein, ça vous va que je vous montre et que je vous détaille son cul ! Examinez ces contours ? Est-ce rembourré. Et cet épanouissement des hanches, et, voilà un beau lever de pleine lune ! Il n'y a pas à dire, c'est un des plus beaux derrières qu'on puisse voir, et il faudra que je l'encule avant de lui rendre la liberté. Vous devez préférer le devant, Monsieur Gonzague. Moi, ça, m'est égal. Oh, on peut se procurer le plaisir des deux choses à la fois, en l'enfilant en levrette. Nous jugerons le coup de queue tantôt ! Hein, est-elle sage maintenant ? Allons, assez causé, et à l'action. Je reste à côté pour la dompter, si elle résistait. Fixez bien cette jolie peau, c'est fin, c'est du velours, visez au beau milieu, et fouillez dur. Vous en avez envie, eh ?

Gonzague de Ponleuleu manquait à tous ses devoirs de solidarité sociale : agenouillé près du postérieur de Thérèse, il ne l'eût pas plus tôt à sa disposition, qu'il fouettait à pleines mains, remontant les chairs d'une main, pour mieux claquer de l'autre. Et, les claques devinrent si violentes, que Thérèse voulut recommencer à se tortiller.

Mais Jules se hâta d'intervenir ; il appuya un genou sur son dos pour la tenir en respect, et elle se rendit vite compte que le mieux consistait à se laisser fouetter.

La main de Gonzague ne se lassait pas. On aurait dit que la peau de ce joli derrière attirait sa main, dès, qu'ayant frappé, elle se relevait, pour la rappeler et exiger de nouvelles claques les fouettait plus durement. Thérèse ne tortillait plus les fesses : elle ne se défendait pas, elle n'en manifestait plus aucune velléité. Une douce chaleur envahissait ses membres ; elle éprouvait de légers soubresauts, et tout d'un coup, ses fesses ondulèrent sous une frénésie de frissons, en même temps que son corps se soulevait imperceptiblement, qu'elle avait un spasme. Oui, elle déchargeait, elle jouissait ; elle perdait conscience de l'odieuse scène dont elle était la victime. La main de Gonzague, à cette secousse de félicité, s'arrêtait de fouetter, se glissait entre les cuisses, saisissait le clitoris, et le branlait avec vigueur pour amener un nouveau plaisir : la jeune femme se tournait rapidement, se présentait de face, les cuisses largement ouvertes, comme pour inviter à la divine attaque de la possession : son ventre se soulevait en mouvements précipités qui brûlaient de fièvre, les regards de Gonzague ; elle poussait le mouchoir de dentelles, retiré de sa bouche sans qu'on s'en occupât, vers ses cuisses, et elle s'en essuyait le con, le chat. Songeait-elle qu'elle était vêtue ? Que lui importait sa toilette ? Jules, qui la voyait se prêter à l'aventure voluptueuse, se dévêtissait pour rendre ses vêtements à Gonzague, et se trouver tout nu, prêt à toutes les circonstances qui se présenteraient. Elle n'avait plus notion de ce qui s'accomplissait autour d'elle. Sous le branlage répété de Gonzague, sous la patouillage chatouilleux de ses mains, la caressant dans ses sexualités, elle ne refusait par aucune protestation de se laisser dépouiller de sa toilette, gardait les yeux fermés dans une dernière révolte de son sexe violé, en dépit de la jouissance éprouvée. Masse inerte, elle facilitait par des gestes morts, le retrait de ses

jupes, de son corsage, de sa chemise, de tout ce qui la recouvrait, et, étendue sur le tapis, elle ne s'étonnait pas de sentir deux corps nus d'hommes allongés près du sien. Gonzague avait imité Jules, pour apparaître dans la sommaire toilette qu'on porte en venant au monde.

La grande lutte épique de l'assouvissement amoureux dans les affres de la possession allait commencer. Gonzague prenait dans ses bras, par-dessus lui, Thérèse, pour la baiser : celle-ci, couchée sur le ventre de son baiseur, tenait la croupe en l'air, à mesure que la queue s'enfonçait dans son con. Elle faillit devenir folle, folle d'ivresse hystérique, lorsque Jules, reprenant le martinet, la fustigea avec encore plus de force qu'au début. Et, plus le martinet cinglait, plus elle donnait des coups de ventre à Gonzague, et plus la pine de celui-ci s'enfonçait dans son con. Ses yeux s'ouvraient et se fermaient, le délire sensuel la subjuguait. Elle se livrait de plein gré, mais mordant les lèvres de Gonzague, elle disait :

— Oh, vous me faites jouir, mais, je vous le jure, vous me le payerez quand même.

Un gros coup de martinet déchira d'une longue balafre en travers ses fesses ; elle n'en souffrit pas, ou du moins la douleur se noya dans la sensation érotique ; elle appliqua un coup de ventre encore plus vigoureux, Gonzague en fut remué dans toute sa virilité, son foutre gicla bouillant dans le con : elle déchargeait, comme il déchargeait, et elle le serrait dans ses bras, le secouait avec passion, pour qu'il jouit encore et toujours. Il était de taille à la satisfaire. Les coups de martinet, qui continuaient à pleuvoir sur le cul de Thérèse, retentissaient dans son cœur et agitaient ses fibres de mouvements convulsifs, où à peine consommé la

soif du coït le ressaisissait. Un feu d'enfer se communiquait d'un corps à l'autre, et quand Jules, le bras fatigué, s'arrêta de fustiger, le spectacle des deux corps, se mouvant dans les suprêmes assauts d'une nouvelle décharge, l'excita tellement que sa pine, gonflée et dure, creva d'elle-même, et pissa son sperme sur les reins de Thérèse.

— Ah ! le salaud, eût-elle la force de dire, il me pisse sa jouissance sur le dos !

Mais Gonzague la retenait, sa queue ne sortait pas de son con, et le combat d'amour l'intéressait trop, pour qu'elle perdit le temps à apostropher plus longuement son valet. Cette fois-ci, elle y apportait encore plus du sien, et elle s'agitait avec une si vive fièvre qu'on eut pu supposer que la baiseuse était elle, et non Gonzague, le baiseur. Elle porta la main à ses fesses : que se passait-il ? Une langue les parcourait sur leurs rotondités et dans la fente, la langue de Jules qui se délectait aux feuilles de rose, pour renforcer les ébats de si voluptueux fouteurs. Elle lui allongea par derrière une grosse gifle, sans s'échapper des bras de Gonzague, et dit :

— Lèche, mais je ne t'autorise pas davantage : Je redeviens la maîtresse et, je n'en doute pas, Gonzague me permettra par son aide de te remettre à ta place.

Il ne s'inquiétait pas de l'apostrophe : il reprenait les feuilles de rose, sa langue effaçait les moindres traces de sang, il suçait les petites déchirures dans l'intention de les cicatriser, il claquait de douces et molles fouettées le joli cul qui se trémoussait sous la fièvre du coup que tirait Gonzague, et il s'emparait de nouveau du mouchoir de dentelles, dont il frottait les cuisses de Thérèse et

les couilles du baiseur. Il rebandait, et guettait la succession de l'heureux possesseur du con. Gonzague perdait enfin du souffle, ayant tiré ses trois coups de suite, et, Thérèse, ne sachant ce qu'elle faisait, se livrait à des efforts surhumains, pour retenir dans son vagin la queue qui mollissait : mais le travail l'avait vaincue ; la pauvre n'était plus vaillante et glorieuse elle s'échappait de son con : soudain, une autre la remplaçait, Thérèse ne pouvait douter à qui elle appartenait ; elle ne voulait pas avoir le démenti de son interdiction à son valet, elle s'écria :

— Ah ! petit cochon de Gonzague, tu es insatiable ! Tu vois, tu es encore prêt, ta queue est encore plus forte que tantôt, elle s'enfonce plus profondément. Ne t'occupe pas de ce salaud de domestique, qui fichera le camp de ma maison dès ce soir ; il se figure m'enculer, l'animal. Il n'y parviendra pas malgré ses coups de ventre à mon derrière. Ta queue tient mon con, la sienne n'aura rien.

Mais, elle se démenait sous la possession en levrette de Jules ; elle s'y abandonnait, s'aplatissait par-dessus le ventre de Gonzague, dont elle sentait bien la queue molle et flasque contre son nombril ; et Jules jouissait, déchargeait, comme avait joui, déchargé, Gonzague, comme elle-même l'avait fait, le faisait-il, l'encerclait de ses bras et de ses mains ; et elle ne cherchait pas à rompre son étreinte ; un nouveau coup de queue s'ajoutait à ceux déjà reçus. Puis, puis, encore plus folle de luxure qu'au début, oubliant toute colère, toute dignité, elle se jetait sur les genoux, et disait :

— Je jure de vous faire encore jouir en vous suçant, quelle est la pine la plus agile pour s'enfoncer dans ma bouche.

Ce fut celle de Jules, décidé à crever, s'il le fallait, mais à goûter à la coupe du libertinage comme il n'y goûterait peut-être jamais plus de sa vie. Cette queue, qui sortait de son vagin, humide du sperme qu'elle y avait versé, et aussi sans doute de celui de Gonzague, elle l'avala d'une seule aspiration, tandis que ses mains chatouillaient les couilles de l'heureux mortel, grimpaient jusqu'à l'anus pour accélérer le mouvement des nerfs jouisseurs. Elle suçait, elle suçait, dans sa pose agenouillée, la bouche s'ouvrant et se refermant pour mieux presser la pine, le gland, qu'elle engloutissait dans son palais, au risque de s'étouffer, et elle en amenait en peu d'instants le gonflement, précurseur du plaisir. Ses lèvres ne lâchaient pas le membre viril, malgré la grosseur qu'il développait ; et elle semblait le téter avec une sauvage passion.

Elle se cramponna soudain aux cuisses de Jules, elle se tendit sur les reins, le buste à demi-incliné sous le ventre masculin, la pine apparaissait énorme, glissant peu à peu sur le champ son jet de sperme qui atteignit le nez, le menton, le cou de la suceuse, demi-morte de volupté sur cette sensation qu'elle venait de procurer et qui par contre-coup agissait sur sa sensibilité nerveuse.

Elle laissa la jouissance bien se produire, puis ramassant le mouchoir de dentelles qui traînait sur le tapis, elle s'en essuya les chairs, repoussa le domestique, et dit :

— À toi, Gonzague, je veux ton foutre dans ma bouche.

Gonzague titubait sur les jambes, en s'approchant ; il avait envie et il avait peur : de plus, trois coups tirés à la suite les uns des autres pesaient sur ses moyens ; il restait étourdi, alourdi. Il ne pouvait cependant refuser une sensation qu'il voyait si vivace par

les secousses physiques qui continuaient à agiter le corps de Jules. Sa queue, loin de se présenter brillante, se recroquevillait et pendait lamentable sur les couilles. Thérèse l'attrapa par les cuisses, lui allongea une douzaine de claques retentissantes sur les fesses, lui fit courir les mains en pattes d'araignée sur les couilles, dans les cuisses, dans la fente du cul, lui tapota les mollets, caressa la queue avec le mouchoir de dentelles engluanté de sperme, l'en masturba même avec lenteur, et le membre viril recommença à dresser la tête : elle le pressa entre ses deux mains, le roula comme on roule un papier de cigarette, déposant de petits baisers sur le gland décalotté, l'appelant des plus jolis petits noms, le posant sur la pointe de ses nénés pour qu'il les embrassât, le faisant courir sous ses aisselles pour qu'il s'imbibât de ses fluides féminins, et voyant la queue se raidir de plus en plus, grossir, s'allonger, elle la prit dans la bouche, la suçota, la berlingota, la fit courir d'un côté à l'autre de son palais, la relança au dehors pour la contempler enfin droite et dure : elle s'arrêta encore quelques secondes avant de sucer, pour le tourner de façon à avoir son postérieur en face de son visage, et elle le fouetta avec vigueur, imprimant des soubresauts au ventre, prenant de temps en temps sa queue dans la main pour la masturber en légères secousses, tout en faisant des langues à la fente du cul, qu'ensuite elle éventait avec le mouchoir de dentelles.

Après l'avoir ainsi bien excité, elle le remit en posture devant elle, et saisit sa queue pour la sucer cette fois dans toutes les doctes lois de cette volupté, chatouillant de ses doigts finement les reins et les fesses. Elle possédait une science irrésistible, comme toutes celles du reste qui se livrent à des plaisirs spéciaux. Elle suçait mignardement et rageusement, et la manière dont elle suçait constituait un poème de frénésies où l'on se de-

mandait quel était celui des deux qui goûtait le plaisir le plus vif. Rien ne la distrayait de la félicité qu'elle cherchait à donner : elle suivait avec fièvre, seconde par seconde, les impressions éprouvées, s'échauffait aux frissons qui parcouraient le ventre, aux élans du gland assez ingrat pour prétendre l'étouffer sous l'ampleur qu'elle lui fournissait. Elle sentait l'homme anéanti, esclave du jeu de ses lèvres, et elle lui pompait sa virilité par tous les pores, avant que le sperme ne jaillit en un flot impétueux de la pine. On n'était plus que sa chose, dès qu'elle tortillonnait la queue de ses lèvres, et, Gonzague qui, délirant, ne tarda pas à jouir : il gicla son sperme dans son palais, comme elle le voulait, et elle l'absorba en entier dans un sourire extatique, qui trahissait bien l'ivresse hystérique de ses sens. Elle s'écroula sur le tapis comme une masse, écrasée sous l'excitation érotique qui la dominait, et s'offrant franchement à Jules, encore prêt à tirer d'un nouveau coup, lui tendant les bras, dans lesquels il se précipitait : Folie de la chair, folie de la chair, qui enflamme et ressuscite les désirs ! Plus on la pratique, et plus on persévère dans les satisfactions de la volupté ; aucun des trois sectateurs de dame luxure réunis là, n'entendaient renoncer au combat. Jules baisait sa maîtresse, et elle se pâmait sous sa possession, jurant qu'elle lui donnerait aussi un de ses pots de chambre, si ça lui disait. Il ne comprenait pas la raison de cette offre, mais il jugeait qu'elle devait cacher quelque chose de mystérieux et de très pimenté, et il fourrageait son vagin avec une opiniâtreté des plus méritoires. À son exemple, Gonzague entrait en ligne et se surpassait. La valeur masculine s'affichait digne de la déesse qui l'encourageait, Thérèse acceptait tout ce qu'on désirait, déployant ses talents de suceuse et de masturbatrice pour raviver l'énergie de ses mâles. Et l'orgie sembla ne pas devoir se terminer, car, aux chairs mises

en vibration inarrêtable, s'ajouta l'ivresse de la table par les mets et par les vins, décuplant les forces, enrageant les nerfs. Le dieu Éros déployait ses ailes et protégeait les ébats de si fervents champions.

11

Cela soude et cela tue : un contact féminin, vécu dans de telles conditions, détruit les caractères, détraque les intelligences, se moque des conventions, change les horizons de vie. La femme, qui tient tête à deux hommes, si différents de situation sociale et d'éducation, comme Gonzague de Ponleuleu et Jules Bimbin, ne peut faire moins que de les dominer, les assujettir, les traîner à sa remorque. Pouvait-il être question de chasser encore Jules après une orgie d'une quinzaine d'heures, qui exigea plusieurs jours de repos et de soins. Jules avait coloré cette partie de plaisir de toutes ses forces, de toutes ses énergies, il en sortait broyé, anéanti, brisé, plus peut-être que Gonzague qui dut garder la chambre plusieurs jours, ses jambes ne décessant de se livrer à la plus frétillante des danses de Saint-Guy. Et, les coups tirés, pour si nombreux qu'ils furent, n'auraient pas suffi à abattre les deux hommes : mais, mais, des taillages de plumes répétés, sollicités et ressollicités, aux effets jouisseurs au bout, dame, il était miraculeux d'échapper à l'aventure sans les reins cassés pour toujours. Thérèse, seule cependant contre deux hommes, fut la moins touchée. Cela se conçoit.

Quarante-huit heures après, il n'y paraissait plus rien, et, toute fière, elle reprenait ses habitudes, veillant à ce que l'on soi-

gnât Jules dans sa chambre du sixième étage où il ne pouvait vaincre le sommeil qu'entraînait la lassitude. Elle hésitait bien encore à le renvoyer, sitôt qu'il serait remis, mais elle se rappelait trop de choses agréables pour ne pas écouter l'indulgence, se sentant assez forte pour se faire respecter si cela lui plaisait, ou inciter aux hardiesses si cela lui convenait davantage. Jules connaissait sa vie ; elle ne trouverait pas un autre serviteur pour la servir avec autant de dévouement et autant de discrétion. Quant à Gonzague, à son idée, il entrait dans la catégorie ordinaire de ceux qui la fréquentaient. Elle lui accorderait plus ou moins d'attention, suivant ses largesses et suivant ses toquades de luxure : en somme sa manie de collectionner des pots de chambre de ses maîtresses ne témoignait pas d'une particularité de goût érotique… à moins que… il appartint à l'école des sales sadiques, et qu'il n'étageât ses demandes saugrenues sur la matière !!! Mais non, mais non. C'était une folie sèche, et pas autre chose. Dans tous les cas, comme elle n'entendait pas dépasser certaines limites, elle le mènerait durement.

Le jour où Jules reprit son service, elle régla sur-le-champ les conditions possibles de leur future existence. Elle dit :

— Il n'y a rien de changé dans ce qui existait. Monsieur Jules, vous me comprenez sans plus ample explication. Je voulais vous chasser, j'y ai renoncé, pensant que votre obéissance et votre respect me récompenseraient d'un moment d'oubli. Si cela ne vous convient pas, vous êtes libre de chercher une autre place. Je vous verrai partir avec regret ; vous êtes un bon serviteur, avec cependant un grand défaut, la curiosité.

— Pour le bien de Madame ! Comment lui porterais-je secours, s'il lui arrivait quelque accident !

— Aucun danger ne me menace : Je sais à qui j'ai affaire.

Il n'en fut pas plus dit. Gonzague resta plus d'une semaine avant de se présenter de nouveau. Mais il avait envoyé un superbe bouquet accompagnant un bijou, et il avait écrit quelques mots où il s'offrait comme ami sérieux. Elle le reçut ni chaudement, ni froidement : elle le remercia avec cette nuance de réserve que savent si bien prendre les femmes, lorsqu'elles caressent un but bien défini.

Il lui baisa la main, s'informa si elle n'avait pas un ami qui finançait, elle ne répondit ni oui ni non, et, comme il hésitait à renouveler son attaque amoureuse, elle le pria de lui laisser la disposition de son après-midi, parce qu'elle attendait des visites, et de venir à sa réception du soir, où ils auraient le temps de causer intimement quelques instants. Il se soumit et se retira presque de suite. Certes elle était flattée de son offre d'entreteneur, mais elle ne connaissait que très superficiellement son état de fortune, et elle craignait d'aliéner sa liberté, dans laquelle elle vivait très à l'aise, grâce à sa clientèle de paillards. Elle tenait à se renseigner avant de rien décider, et elle entendait le juger durant cette soirée ; où il ne lui serait pas permis d'ignorer ses complaisances pour les uns et les autres, si toutefois il ne les connaissait pas déjà. Sans doute il ne s'accusait pas jaloux, puisqu'il l'avait partagée avec Jules : néanmoins il fallait bien déterminer le terrain sur lequel elle s'engageait. Un entreteneur a des droits que ne possède pas une commandite. Elle se sentait portée vers une excellente position, n'ayant rien de commun avec celle d'une demi-mondaine, et se rapprochant bien plutôt de celle d'une brave et bonne bourgeoise indépendante : il ne s'agissait pas de déchoir. Les amants qui payent pour avoir à eux seuls une femme, c'est

très joli, mais c'est aussi parfois très embêtant, et de plus fort aléatoire comme résultat, lorsqu'il survient un malheur dans le genre de celui arrivé à une de ses amies. Mme Flavie Brettier, tombée dans une grande dèche, parce que après avoir épousé en secondes noces un gentil garçon du nom d'Aimé Brettier, afin de satisfaire son entreteneur, le baron Edmond Doudelaud, tenant à nouer des relations avec une femme en puissance de mari et non avec une cocotte, et aussi parce qu'elle était amoureuse folle du jeune homme, son entreteneur mourant subitement oubliant de lui léguer quoique ce soit. Ah ! la pauvre ! Elle réunit ses économies à un petit capital qu'avait son mari ; elle rêva de renoncer aux voluptés payantes : ils créèrent un commerce, pour lequel Aimé avait grande compétence, et, en dix-huit mois, tout fut perdu, nettoyé, les meubles saisis, par la faute d'un banquier qui emporta les fonds disponibles. Le désastre ne les abattit pas ; ils essayèrent de lutter. Ah bien oui, d'appartements en appartements, et presque terme par terme, ils échouèrent à un cinquième étage de deux petites pièces. Flavie possédait cependant toutes les qualités requises pour réussir à sauver l'homme qu'elle aimait, de la gêne et de l'ennui. De taille élevée avec un port superbe, gracieuse, jolie et fine, une beauté parfaite de blonde de vingt-cinq ans, comme elle, l'esprit alerte et décidé, l'abord commode, il était extraordinaire qu'elle eût roulé une telle pente. Peut-être actuellement son visage présentait-il quelques traces de fatigue, par les privations qu'elle endurait et qu'elle cachait avec résolution, et par le chagrin d'être séparée de son mari.

Celui-ci s'était réfugié pour quelque temps auprès de ses parents, à Niort, afin de plaider un bon accueil vis-à-vis de sa femme, et aussi afin de tâcher d'en tirer quelque argent. Oh ! la fidélité, quelle belle chose ! Cela n'empêchait pas maintenant Fla-

vie de chercher de tous côtés une bonne passe, pour payer les dettes criardes, rejoindre ensuite Aimé, ou lui envoyer tout au moins un peu de pépète ; et, malgré le dévouement de ses bonnes amies, elle ne rencontrait que des offres dérisoires d'un louis, qu'elle refusait avec raison, car elle se relèverait difficilement si elle cédait.

Ces offres prouveraient de son effacement derrière son mari, lequel était ainsi cause de sa diminution comme valeur féminine. Et, depuis quelques semaines qu'elle fréquentait de façon assidue ses mercredi soir, elle ne parvenait pas à dénicher le coup de queue rêvé qui la satisferait dans sa modeste ambition actuelle.

Oh non, Thérèse ne suivrait pas ce chemin ! Elle aimait beaucoup son mari Jacques, il la planta salement pour cette garce de La Férina, ils réglèrent à l'amiable la liquidation de leurs intérêts communs, pour être libres chacun de leur côté ; ça n'arrêta pas cette canaille de vouloir la surprendre en adultère ; elle ne se remarierait pas, et elle se garderait bien de prendre un entreteneur sans avoir bien posé ses conditions.

En réfléchissant, un homme, qui collectionnait des pots de chambre, ne pouvait être bien sérieux ! Décidément, elle ferait beaucoup mieux de refuser l'offre !

Ah puis, elle verrait le soir.

12

Les réunions de Thérèse Phoncinot commençaient à 9 h., pour se terminer à 1 heure du matin. De 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2, on écoutait

de la musique ou des poètes, pour permettre à quelques jeunes gens de se produire, et en se produisant d'être agréables aux femmes importantes qui honoraient la maison de leur présence. Parmi celles-ci, elle tenait surtout à plaire à Annette Gressac, tante de Pauline Turlu, et veuve de Gaston Gressac ; Annette l'aida à s'installer avenue de l'Alma, lui conseilla ce genre de réception de vieux marcheurs, de jeunes tourtereaux et de complaisantes commères ; et la protégea de ses premiers pas de femme libre. Pour n'être plus ce qu'on appelle une femme jeune, la veuve, âgée de quarante-quatre ans, demeurait une brune plantureuse, très portée à l'œuvre de chair, et s'adonnant tout autant au bonheur des petits jeunes gens qu'au culte lesbien auprès de ses amies. Elle lançait musiciens, littérateurs, peintres, etc., dans les divers établissements, concerts, lieux de plaisir, autres secrets qu'elle fonda avec son mari Gaston, et elle fournissait à ses belles poulettes des tuyaux utiles sur les personnalités masculines à s'assurer. Thérèse Phoncinot figurait dans le nombre de celles dont elle se toqua avec le plus de passion.

Aussi s'intéressait-elle à sa réussite, et ce fut elle qui lui amena Flavie Brettier, en la lui recommandant comme une étoile simplement voilée pour l'heure.

Après la partie musicale, on causait, on batifolait, on s'amusait aux jeux qu'on désirait, même à la danse, jusque sur les onze heures et demie, heure du thé et des gâteaux. Tel était le programme, mais chacun restait autorisé à aller d'une pièce à l'autre, sauf dans la chambre et le cabinet de toilette de Thérèse. La plus franche cordialité régnait et nul ne songeait à s'irriter des petits écarts plus ou moins polissons qui pouvaient se commettre. Les femmes en général arrivaient les premières, seules, rarement ac-

compagnées de leur mari ou de leur amant (quand elles en avaient), qui ne se présentaient que vers les dix heures.

Annette Gressac, ce soir-là, pénétra avant tout le monde, en compagnie de sa nièce Pauline. Elles allèrent droit à la chambre de Thérèse, où achevant de s'habiller, elle ajustait le corsage de soie noire, décolleté, qu'elle portait d'habitude à ces réceptions. Du reste, toutes se décolletaient, de couleurs différentes pour les toilettes : on ornait les épaulettes demi-courtes d'un ruban, d'une dentelle, pour exciter, encourager, charmer les fétichistes, les amener à en solliciter le don.

— Ma chère, dit Annette, en baisant le gras du bras de Thérèse, je crois avoir déniché l'oiseau rare qui marchera d'un billet de mille pour Flavie : mais la chose sera épineuse et nous éprouverons peut-être de la difficulté à la faire accepter.

— Tu ne connais plus Flavie ! elle accepterait dix louis, et même cinq.

— Pas avec celui qui la veut.

— L'oiseau est donc vieux, laid et répugnant.

— Au contraire ! Il est jeune et pas mal de sa personne ! Mais… C'est son premier mari.

— Il a donc fait fortune ! Il me semble me rappeler qu'il l'exploitait.

— Non ; seulement il est très bien avec la femme de son patron, le Sénateur de Boisvertu.

— Celui qui vient ici ?

— Justement ! Et sa femme bourre les poches du secrétaire de bank-notes.

— Ils sont donc bien riches ?

— Arrives-tu de Carpentras ? Le sénateur est propriétaire des grands magasins du Cheval boiteux.

— Oui, c'est vrai, où avais-je la tête ? Il nous amènera donc son secrétaire.

— Affaire de presse qu'il doit régler avec Grisoul ! Tu te charges de Flavie ?

— Certainement ; je ferai mon possible pour qu'elle accepte.

— Dix louis pour chacune à prendre sur les cinquante. Il en faudrait une douzaine par soir.

— Bah ! tu n'en as pas besoin !

Thérèse était prête ; elle se rendit à ses salons, escortée d'Annette et de Pauline, pour recevoir son monde. Peu à peu les pièces se remplissaient, et Gonzague de Ponleuleu ne se présenta pas un des derniers. Ses yeux ne décessèrent plus de dévorer Thérèse, qui ne pu que lui adresser un sourire, occupée à répondre aux uns et aux autres, Flavie, dans une toilette grise et bleue, apparut très en grâce et en beauté, quoique avec un peu de tristesse dans les regards. On y vit luire une lueur de colère, en apercevant son premier mari, François Courtin, causant de manière très affairée avec Thérèse, un bras se posait sur le sien, le bras de Pauline Turlu, qui étudiant effrontément hommes et femmes, lui dit :

— Il y a là Grésoul qui veut vous dire deux mots. Accompagnez-moi.

— Albert Grésoul, le journaliste !

— Il m'a chargée de vous amener, me promettant de me fouetter en public, si j'échouais dans ma mission. Il en serait capable.

— Pourquoi désire-t-il me parler aujourd'hui ; pourquoi ne le faisait-il pas avant ; il se défiait de sa figure de singe et de fouine !

— Ça prouve sa grosse cochonnerie.

— Merci bien. Elle ne me tente pas : on dit qu'il n'est pas généreux.

— Bah, bah, qu'en savez-vous, et pourquoi ne pas me suivre. Voyons, vous n'êtes plus une pucelle ! Et moi non plus, il y a longtemps que ça court. Venez donc. Je ne tiens pas à ce qu'il me fouette devant ma tante, il ne reculerait pas, vous savez !

Flavie n'hésita plus. De quitter le salon avec Pauline, cela lui permettait d'éviter les regards de François.

Elle suivit Pauline dans le boudoir de Thérèse, et y distingua Grésoul, se faisant des grimaces dans une glace. Il la salua avec empressement.

— Vous désirez me parler, demanda-t-elle ?

— Oui, et je vous prie de m'écouter en bonne amitié : je vous ai écrit deux fois de passer au Journal, à mon cabinet, et vous n'êtes pas venue. Je dispose d'une très grande influence. Pourquoi n'en usez-vous pas ?

— Je ne puis pas ; mes moyens ne me permettent pas les sottises.

— Les sottises ! Je ne vous ai jamais adressé une parole ici, pour ne pas vous nuire.

— Vous me plaisez beaucoup.

— Je vous remercie, et en suis ravie, mais j'aime mon mari.

— Heu ! Il est loin, et vous cherchez une occasion ! Pourquoi pas moi ?

— Parce que si je cherche, cela tient à ce qu'il me faut parer à des difficultés, et que je ne puis me contenter… d'un appui moral.

— Question d'argent pour la première fois, histoire de se tâter, soit : Combien ?

— Ah ! Monsieur Grésoul, je n'ai pas à vous répondre. Il y a ici des interprètes toutes désignées pour traiter de cette affaire.

— Bon, bon, vous ne me repousserez pas, si je m'entends avec Thérèse.

— Pourquoi vous repousserais-je plutôt qu'un autre ?

— Pauline, gentille messagère, cours m'appeler Thérèse.

— Dis donc, toi, comptes-tu me faire poireauter encore longtemps ?

— Le prochain numéro du joyeux Cri de Paris donne ton portrait, petite, ne l'oublie pas.

— Ah ! gros cochon, ce que je marche pour ta trompette !

— Mignonne, une légère fouettée, sur ton joli fessier pour me régaler la main !

— Dépêche-toi, tapote et ne frappe pas fort.

D'un mouvement sec, elle se retroussa jusqu'au dos, exhiba une ravissante paire de fesses rondes et bien plantées, semblant solliciter par leur audace de pose la fouettée et d'une main demi-morte Grésoul en caressa la satinée superficie, puis appliqua quelques petites claques molles, et pinça les rebords rebondis de la fente. Elle s'écria :

— Tu en as de l'aplomb, de vouloir baiser Flavie, et de me pincer le derrière sous ses yeux.

— Pincé, et la trompeuse, une simple claque rentrée !

Comme Flavie sortait du boudoir avec Pauline, elle fut abordée par Thérèse qui la cherchait, et lui dit :

— Ma petite, une bonne occasion se présente… si tu n'es pas trop rancunière. Il y a quelqu'un qui offre cinquante louis pour ta nuit. Il est venu par Annette qui prélève ses 20% sur la somme ; quant aux miens, je te les abandonne pour te sortir d'embarras. Tu m'en seras reconnaissante plus tard.

— Cinquante louis ! Qui sont encaissés, et dont je te remettrai ta part, si tu dis oui.

— Si je dis oui ! Je te crois que je le dis ! Ce serait l'homme le plus laid et le plus sale de la terre que je marcherais !

— L'affaire est plus délicate que tu ne le supposes ! Tu connais le Monsieur, il n'est pas de tes amis, à ton idée, tes sentiments risquent d'être froissés.

— Un homme qui vous offre cinquante louis d'une nuit, on oublie bien des choses, s'il vous a offensée ! Qui est-ce, dis, dis ?

— Ton premier mari. François Courtin.

— François !

Elle pâlit : un flot de pensées contraires lui monta au cerveau : le passé de tristesses et d'écœurements se dressa ; quelques lueurs sur les débuts de cette union, sur la lune de miel où, déjà déçue, mais croyant toujours à l'amour, elle domina cependant son mari, plaidèrent pour : des nausées succédaient sur son vilain rôle, quand elle accepta de se faire entretenir, non sur sa faiblesse de caractère, où il approuvait ses actes, mais sur ses rapacités à lui prendre son argent, sans objections, sans turpitudes : elle allait refuser, Thérèse, qui suivant son jeu de physionomie, lui souffla :

— Réfléchis quelques minutes : si tu est disposée à cette bonne aubaine, tu danseras avec lui le quadrille des mouchoirs de dentelles, je te ferai vis-à-vis avec M. de Ponleuleu.

— Grésoul te demandait pour une proposition.

— Oh, ma chère, il ne dépasse pas cinq louis, il ne peut lutter avec une si belle offre !

Coucher avec son premier mari, qui la payait pour ça, stupéfiait Flavie ! Son cœur ressassait les ennuis de ce mariage : elle revivait la dernière période où elle craignait de devenir la victime de ses méchancetés. Elle évoquait son second mariage avec Aimé Brettier, qu'elle adorait par-dessus tous, et qui répondit à toutes ses espérances de joies intérieures et de bonne entente. Le pauvre chéri n'était coupable en rien dans leur déconfiture, elle

n'aurait pas dû s'endormir dans une fausse sécurité et puisqu'elle était cotée chèrement dans la galanterie, elle aurait maintenu son prestige par quelques passes secrètes et habiles. Elle n'en serait pas réduite à vivre loin de son mari aimé, et à étudier la perspective de se livrer à son ex-mari abhorré. Elle se souvenait de la vie malheureuse vécue avec celui-ci, et elle éprouvait une grosse répulsion au marché proposé ; mais cinquante louis, cela méritait considération ; on pouvait enfermer son âme dans les plus profonds replis du cœur. Cinquante louis, une paix relative, la faculté d'aller retrouver Aimé, après qui soupiraient ses sens ! Et puis, et puis, elle connaissait l'homme, sur l'oreiller elle le maîtrisait, un mauvais moment, une mauvaise nuit, cela pèse dans une existence.

Quand on appela pour le quadrille des mouchoirs, sa main tomba dans celle de François, et toute rouge au début, elle imita Thérèse.

Ce quadrille, plutôt un jeu qu'une danse, était une des excitantes curiosités de la maison. Le salon de Thérèse ne ressemblait en rien à ce qu'on entend ailleurs par cela. La coquette jeune femme aimait à se rappeler l'époque où elle figurait dans des tableaux vivants érotiques imaginés par son mari Jacques ; elle servait à ses habitués des figures où elle les provoquait dans leurs goûts de luxure. Le monde, qui fréquentait là, qu'il fut constitué en ménages légitimes, ou libres, se recrutait en somme chez les fervents de la chair, voyeurs, frôleurs, caresseurs, des deux sexes, qui, en dépit du rang social, n'aurait pas redouté d'affronter les massifs des Champs-Élysées, pour s'octroyer les cochonneries pimentées des contacts sexuels. Si les licences revêtaient un certain vernis de tenue, on ne les y autorisait pas moins, et l'heure de la

retraite sonnait à point pour qu'on partît, sans dépasser certaines limites risquant d'attirer l'attention des voisins et celle de la police.

Thérèse, les mains sur les aisselles, la poitrine bombée, tendait à son cavalier, Gonzague de Ponleuleu, un mouchoir de dentelles, planté au milieu des nénés : Gonzague le cueillait délicatement avec les lèvres, et le retirait peu à peu, non sans affleurer la peau d'une discrète et continue caresse : le mouchoir enlevé, il le plaçait au-dessus de son gilet, en travers de la chemise entr'ouverte, enlaçait Thérèse, et l'emmenait saluer le couple qui faisait vis-à-vis.

Le salut échangé, une danse très lente entraînait les deux couples se tenant par les deux mains posées sur les hanches, le mouchoir recevant de temps en temps un rapide baiser de la dame.

C'était discret, c'était exquis, mais les amateurs de fétichisme commençaient dès cet instant à savourer leurs rires.

Les mouvements de la danse variant, le mouchoir de dentelles circulait du cavalier à la dame, et la dame au cavalier, allant des épaules aux nichons ou au dernier bouton du gilet se déboutonnant peu à peu, au milieu de baisers de plus en plus prolongés. La danse suspendant son rythme, les couples s'arrêtaient sur place. Thérèse reprenait le mouchoir, le mettait sur sa bouche, se penchait vers Gonzague, qui la tenait enlacée des deux mains plaquées sur sa ceinture : il prenait un coin du mouchoir entre ses dents, sans l'enlever de la bouche de Thérèse, et tous les deux l'absorbaient en apparence, jusqu'à ce que leurs lèvres se rencontrassent : leurs lèvres « réunies », Thérèse tendait ses jupes

comme pour recueillir un fruit qui se détacherait d'un arbre, et y recevait le mouchoir qu'ils laissaient échapper. S'en emparant, elle le frappait de ses mains, le roulait, et l'introduisait entre ses nénés. Gonzague l'enlaçait par derrière, plaçant les mains sous les globes des nichons ; elle se tortillait du dos et des fesses, et il semblait chercher le mouchoir là où il glissait ; Thérèse, dans ses déhanchements de plus en plus prononcés, s'appliquait à ce qu'il descendit le plus bas possible.

— Thérèse, jusqu'où voyagera ma main, hélas trop décente, murmurait-il.

— Vous m'embarrassez, je ne vous le cède pas ! Ah ! ne me chatouillez pas, vous n'attraperez pas le mouchoir.

— J'irai le chercher par-dessous.

— Ceci est défendu, vous le savez bien, à moins qu'il ne tombe durant la danse : et, il faut le trouver.

— Où est-il ? dites, dites.

— À mon nombril.

— Que j'adorerais si volontiers !

— Vous vous en lasseriez.

— Jamais ! Et je veux prolonger cette scène.

Ne serrez pas trop ! Vous me ferez démancher les reins à me tordre ! Ah, il glisse dans la ceinture, ah, ah, il me mouille… Vous devinez, le chat… Vous ne pourrez plus le prendre qu'à terre, Monsieur ! M'appuyez pas sur le ventre, l'humidité me fait froid.

— Thérèse, Thérèse. Je voudrais le tête-à-tête.

— Fi de l'égoïste ! À propos, j'ai reçu la carte du Commissaire de police, il s'est présenté, et j'étais sortie. Que dois-je faire ?

— Retourner votre carte, c'est tout.

— Je lui ai promis davantage.

— Vous n'êtes pas obligée de tenir la promesse.

— Oh là, oh là, me pelotez pas tant, quel polisson vous êtes ! Ah ! le mouchoir est à terre, prenez-le vite.

Gonzague s'agenouille : Thérèse fit un pas en arrière, et entre ses pieds, il aperçut le mouchoir de dentelles qui, après avoir parcouru la jolie route de ce corps de femme, descendait des nénés au ventre, du ventre aux cuisses, des cuisses à terre, avait tracé un sillon humide sur les chairs, sur le con.

— Ah ! observa Thérèse, nous l'avons joliment mouillé en le suçant ! Est-ce vous, ou est-ce moi… Et Flavie !

— Ils ont marché plus rondement : le mouchoir a été cueilli sur les nichons.

— Flavie n'a pas joué en femme.

— Elle ne paraît pas bien tenir au Monsieur.

— Elle a tort. C'est une bonne affaire. N'en parlons pas. À la suite.

Les couples, le cavalier possesseur du mouchoir, repartaient pour sauter quelques pas : les corps se pressaient de très près.

— Dites, murmura Thérèse, si je vous masturbais avec le mouchoir ! Et, n'ayez pas peur, ne me serrez pas si fort la main.

Les couples tourbillonnaient sans trop d'exagération ; c'était le moment où les voyeurs allaient recevoir les plus grandes satisfactions : aussi les groupes abondaient contre les murailles, faisant le vide au milieu du salon pour permettre les évolutions de la danse du mouchoir de dentelles. Fioritures de mouvements, essais de polissonneries, les cavaliers attaquaient leurs danseuses, échangeaient le mouchoir avec des grâces et des caresses, tournaient et retournaient sur place, s'amusaient de l'attention dont ils étaient l'objet pour allonger la scène. Insensiblement, Gonzague enfermait Thérèse dans ses jambes, lui relevait les jupes par derrière, et peu à peu les mollets apparaissaient dessinés sous les bas de soie bleue, puis les jarretières à boucles d'argent, au-dessous du genou, et enfin les fesses amplement développées, jusqu'à la ceinture.

Alors, il plantait le mouchoir de dentelles sur la naissance, le calant en pleine fente, et elle tournoyait en le retenant, laissait retomber ses jupes.

De son côté, François exécutait le même jeu avec Flavie, très pâle, énervée, et fermant les yeux pour ignorer aux mains de qui elle se prêtait. Elle le favorisait de moins en moins, et quand il la retroussa avec la même lenteur que Gonzague, vis-à-vis de Thérèse, qu'il découvrit ses mollets sous des bas noirs retenus par des jarretelles, qu'il exhiba ses fesses aussi rondes, blanches et épanouies que celles de sa compagne, qu'il lui fixa le mouchoir de dentelles au milieu de la jolie raie toute rosée, elle ne serra pas, donna un léger coup de reins et le mouchoir tomba à terre. Il le ramassa en s'agenouillant et le lui offrit. Elle était obligée de le lui prendre, et de le lui placer dans la culotte, en signe de consen-

tement du baisage : elle s'exécuta fébrilement, évita de frôler la queue, mais il lui embrassa la main, et dit :

— Pourquoi afficher de la colère, Flavie, tu as accepté le marché, et nous sommes d'assez anciens baiseurs, pour tirer ensemble, sans mauvaise grâce, un ou plusieurs coups cette nuit.

— Une étrange fantaisie, à laquelle je ne m'attendais guère.

— Un revenez-y, dont tu n'as pas à t'étonner.

La danse du mouchoir se terminait par un essai de masturbation de la queue, la dame se livrant à la manœuvre avec le mouchoir dans la main, et les jupes troussées ; elles s'appliquaient à exciter les regards lascifs des voyeurs par l'habileté de leurs poses, de leurs mineries, et Thérèse révélait là une science parfaite. La masturbation ne s'arrêtait que si la lassitude de la contemplation se lisait chez un des assistants. De voir l'agacement qu'y apportait Flavie, cela excitait encore davantage les appétits de luxure de tous les paillards réunis dans le salon, et la scène eut pu se prolonger plus longtemps que d'habitude, quand Thérèse donna le signal de la fin, en posant le mouchoir de dentelles sous les couilles de Gonzague pour l'en chatouiller ; puis elle le retira et l'embrassa, le remit sur ses nichons. Flavie l'imita avec précipitation, et, ayant embrassé le mouchoir elle le jeta au loin.

Albert Grésoul, le ramassa, et le lui rapportant, dit :

— Chère belle, lorsqu'on commet une faute pareille, cela se paye d'une amende. L'amende ici sera la fouettée appliquée en présence de cette noble et illustre assemblée.

— Oh ! elle le mérite de toutes les façons, intervint Thérèse vexée, et craignant que François, une fois son caprice sur Flavie satisfait, ne remit plus les pieds chez elle.

— La fouettée, s'exclama Flavie, et qui me la donnera ?

— Moi, qui ai ramassé le mouchoir.

— Pardon, ce droit m'appartient, protesta François, vous ne me le disputerez pas.

— Si fait, si fait, mon cher ami, j'y tiens, et j'en fais la condition d'acceptation de ce que vous m'avez demandé tantôt.

— Oh, ce n'est pas bien de mêler les affaires.

— Bah ! bah ! vous avez assez de compensations en espérance, pour me céder sur ce point.

La principale intéressée ne disait rien : elle ne croyait pas à la réalité de l'exécution. Cependant elle essaya un mouvement de révolte, quand Thérèse s'approchant voulut lui relever les jupes et la mettre en posture.

— Ne sois pas sotte, dit-elle tout bas. Tu amorceras des michés : tu perds ta guigne avec le coup que te tirera ton ancien mari.

— Mais.

— Chut donc. Et là, vous autres, passez-moi mise.

— Eh, mais.

— Quelle entêtée.

Pour être petite, Thérèse n'en possédait pas moins bonne poigne. Elle manipulait Flavie avec une extrême vigueur, la maintenait en respect, et, malgré son opposition, très faiblarde il est vrai, lui fixait jupes et chemise sur le dos, pour étaler à tous les regards concupiscents une croupe des plus appétissantes aux rondeurs très dodues, au gras des cuisses bien fourni, une chair blanche et séductrice, qu'elle fit valoir en détachant et remontant les jarretelles pour que rien ne troublât la vue des richesses offertes. Elle plaça la belle enfant debout, appuyée contre le dossier d'un fauteuil, et Grésoul planté derrière envoya sa première claque sur les jolies fesses. Il ne l'appliqua pas trop fortement, et cependant elle amena un court affaissement sur les jambes.

Avant de lancer la deuxième, profitant de l'écart des cuisses occasionné par l'oscillation, il expédia la main en travers, saisit le con, et attrapa le bouton. Elle repoussa la main sans sauvagerie, resserra les cuisses, et une douzaine de claques retentirent rougissant les chairs, semant de l'agitation érotique chez tous. Oh ! la croupe de Flavie, s'affichait superbe, et plus d'une pine bandait en son honneur. Les mains de Grésoul frappaient, et on ne criait pas : assez. On ne pouvait néanmoins abuser de la docilité de la pénitente. Elle ne se fâchait pas, elle se résignait ; en dessous, elle étudiait ces érotiques qui l'entouraient. Jusque-là, ils ne faisaient pas de cas d'elle ; l'heure de la revanche sonnait : elle sentait les appétits mâles s'éveiller devant son postérieur flagellé. Oh ! elle n'entendait pas en abuser. Mais si… elle remontait le courant ! Que de joies elle procurerait à son cher petit mari adoré, à Aimé Brettier.

13

Minuit, à table, les tasses de thé vidées ; les dames assises ; quelques messieurs aussi, les autres debout, derrière les chaises, mangeant des gâteaux et plongeant les yeux sur les épaules féminines, dont on ne leur marchande pas la vue.

Les duos se forment, les aparté sont permis. Thérèse les deux pieds sur la barre la plus haute de la chaise où se prélasse Gonzague, la tête sur les coudes posés sur ses genoux, le regarde avec des yeux brillants et vraiment amoureux. Commence-t-il à lui plaire ? Et c'est bien possible. Il s'est montré très galant, très épris, et il s'est fait l'interprète des sollicitations fétichistes de ses fidèles, se plaçant Sous la protection de l'entreteneur deviné qui se levait dans le ciel de la charmante femme. Et on ne s'est pas trompé, l'accord a été conclu : six mille francs par mois, ses caprices et ses habitudes tolérés, pourvu qu'ils ne gênent en rien la passion du bon ami.

Thérèse n'espérait pas en une aussi belle affaire. Et, elle trouve Gonzague le plus chic des hommes.

Il n'est pas âgé, il peut vivre longtemps, elle fera tout son possible pour le conserver, sachant économiser de manière à ce qu'il ne lui arrive pas la même déveine qu'à Flavie. Gonzague est aux anges. Cette jeune femme est vraiment remarquable. Elle joue les poses à ravir, et elle comprend la luxure avec une merveilleuse intelligence. Le sénateur Ange de Boisvertu, peu avant le thé, exprime le désir de posséder la paire de coquets souliers en peau de chevreau, noirs, qu'elle portait : il fut chargé de la mission : gentiment Thérèse se déchaussa en plein salon, lui remit les deux souliers qu'il reçut à ses genoux, et en baisant leur fine pointe : et

Ange de Boisvertu, les prenant de ses mains, les plaça dans une poche de son veston, sans se préoccuper de la bosse qu'ils y faisaient, circulant fièrement à travers l'appartement. Comme s'il portait une relique. Par cette faveur, dont il se créa l'intermédiaire, Gonzague affichait sa prise de possession de Thérèse comme amant attitré, et Thérèse formula son adhésion en lui disant peu après, dans la gêne de se trouver privée de ses chaussures.

— Chéri, va dans mon cabinet de toilette, me chercher mes mules roses ; et tu reviendras me les mettre.

Non loin de Thérèse, à table, Annette Gressac donnait à tout instant de petits fours savoureux à un jeune musicien d'une vingtaine d'années qui, debout, derrière sa chaise, dévorait des yeux ses opulentes épaules, tout en enfournant dans sa bouche les gâteaux. Elle riait, plaisantait, coquetait, amorçait le jeune homme, ne pensait plus du tout à sa nièce Pauline, vidant des verres de punch, et gardant une main enfouie dans la culotte de ce cochon de Grésoul. À un autre coin se remarquait le couple de Flavie Brettier et de François Courtin. Oh ! combien inconsistantes sont nos natures !

Entre les deux ex-époux, il ne s'accusait plus de mésentente. L'atmosphère capiteuse, qui les entourait, agissait-elle sur eux ! Peut-être. Ils offraient en cet instant l'aspect de deux véritables tourtereaux !

Et, la pensée des cinquante louis que coûtaient les délices voluptueuses de la nuit, entrait pour peu de chose dans ce revirement si heureux de la belle Flavie !

François, le bras autour de la taille de son ex-moitié, qui ne le repoussait plus appuyait la tête contre son épaule, et lui murmurait de douces paroles : Sous le charme de ce qu'il lui disait, elle avait les yeux qui s'animaient, qui pétillaient de mutinerie gracieuse, et, croquant un long biscuit sec, qu'elle mordillait, elle le présentait à François pour qu'il en prit un morceau, lui disant :

— Il est bien meilleur comme cela, eh !

— J'en mangerais toute la nuit !

— Fi ! le gourmand !

— Oh ! Flavie, ce que je suis heureux de te voir enfin me sourire !

Elle lui jeta un bras autour du cou, appliqua une forte caresse sur ses lèvres, et répondit :

— N'est-il pas naturel qu'il en soit ainsi, puisque tu as un revenez-y en mon honneur !

Il se frottait contre son épaule, déposant un long et chaud baiser sur le gras des bras, et elle frétillait sur sa chaise sous le chatouillement qui en résultait, lui lançant un regard vraiment amoureux. Oubliait-elle son second mari, qu'elle aimait tant ! Non, non. Elle acceptait la situation actuelle, et du moment que cet accord, tant mercantile qu'il fût se jetait au travers de la guigne qui la poursuivait, elle réfléchissait que la plus élémentaire honnêteté commandait de livrer la marchandise en la recouvrant du plus d'illusions possibles. Au fond du cœur, une certaine vanité lui naissait de voir ainsi s'échapper l'homme dont elle porta le nom, l'homme qui, en somme la dépucela, la première nuit

de leurs noces, et avec lequel elle partagea des jours heureux et malheureux !

Les tasses et les verres ne se remplissaient plus ; les assiettes de gâteaux se dégarnissaient, on parlait plus fort, on continuait à échanger les regards prometteurs et quelques gestes pervers, les solitaires se retiraient, et aussi les ménages soucieux de conserver encore une apparence de décorum. La demi de minuit sonnait. Thérèse, qui allait et venait, s'était assise, et les jambes cette fois allongées sur les genoux de Gonzague, lui souriait de plus en plus tendrement : il pelotait ses mollets par-dessous les jupes, sa main savourait les prémisses de luxure qui allaient sceller leur entente, elle avait des yeux pleins de passion en le regardant, elle était touchée des désirs qu'elle lui inspirait, et, sentant ses doigts qui remontaient et farfouillaient vers les cuisses, elle approcha le buste, et, avec une expression de volupté indéfinissable, lui dit :

— Frappe à la porte et vois si elle t'est ouverte.

Cette simple proposition lui secoua toute l'épiderme. Elle tendait les cuisses bien ouvertes, il frôla doucement le con et vit qu'elle le poussait vers sa main, en disant :

— Oui, oui, la porte t'est ouverte, mon mignon, je souhaite que tu entres le plus souvent possible.

Sous l'émoi du léger branlage qui la remerciait de ses séduisantes avances, dans la joie de prendre un amant de cette importance, des renseignements recueillis avec adresse lui ayant appris la valeur sociale de l'homme, elle s'installa carrément sur ses genoux, la tête contre sa tête, les lèvres contre les siennes, lui donna un baiser de fiévreuse passion qui, par sa chaleur, motiva les applaudissements des voisins.

Les vides s'accentuaient : on restait entre intimes : on partait à l'anglaise, lui adressant un petit adieu discret ; on était maintenant tout à fait entre soi, Thérèse dût quitter les genoux de Gonzague, le sénateur de Boisvertu lui faisant signe de l'accompagner : elle ne s'y refusait jamais, à cause de son importance, et ensuite parce qu'elle le favorisait à ce moment dans son fétichisme du pantalon. Elle vint donc dans l'antichambre, et y embrassa Annette Gressac qui s'apprêtait à s'en aller seule, et que Jules aidait à revêtir son manteau. Annette, courant au-devant de la question qu'elle prévoyait, lui dit :

— Pauline doit mener Grésoul à la salle de jeu de la rue Matignon : elle rentrera de là directement dans l'appartement.

— Bon ! bon ! tu me la confies encore quelques minutes.

— Le temps qu'elle ne t'ennuiera pas, et qu'elle ne te gênera pas pour te coucher.

Après une nouvelle caresse, les deux femmes se séparèrent, et Thérèse dit à Jules :

— Conduisez M. de Boisvertu au cabinet du linge.

— Bien, Madame !

Elle s'en fût droit dans sa chambre, et Jules emmena Ange de Boisvertu, dans un petit cabinet, éclairé par une lampe de cuisine, et où, dans un coin se trouvait ramassé tout le linge sale de Thérèse. Il la quitta sur le seuil, et le bon sénateur, aussitôt seul, se précipita à quatre pattes, enfonçant les bras dans le tas. Il remuait le linge en tous sens, en aspirait avec délices les effluves, s'en entourait les jambes, les épaules, se moquait d'abîmer son costume, fouillait, tripotait soulevait, embrassait et léchait, et fi-

nissait par découvrir un pantalon, un seul, élégant et riche, orné de dentelles et de rubans bleus : jeu de délire érotique, dans une scène qui se renouvelait presque tous les huit jours, il le pressait avec amour contre son cœur, ne cessait de le porter à ses lèvres, et s'asseyant à terre, il le humait, le posait délicatement sur ses cuisses. En ce moment, la porte du cabinet s'ouvrait, Thérèse, un léger jonc flexible à la main, apparaissait, criait :

— Ah bien ! petit polisson, petit mauvais sujet, que faites-vous là, voulez-vous bien vite vous lever, sortir.

— Oui, oui, maîtresse chérie, ne soyez pas en colère.

— Je ne suis pas maîtresse chérie, vous entendez ! Vous êtes un sot ! Arrivez vite que je vous châtie.

Elle le saisissait par le bras, l'obligeait à se redresser tenant le pantalon à la main, et elle l'entraînait dans sa chambre, dont elle refermait la porte.

— Vous écouterez donc toujours votre vilain vice ignoble, je ne vous en corrigerai donc jamais, méchant gamin !

Il se prosternait à ses pieds, les lui tirait en avant de la robe, les lui embrassait : elle soulevait avec lenteur ses jupes jusqu'aux cuisses, et les lui montrant, disait :

— Vous voyez, cochon, vous me privez de mon petit vêtement intime ; vous m'exposez à prendre mal, rendez-le moi tout de suite.

— Non, non, non, je ne veux pas, je préfère être fouetté.

— Fouetté ! Je n'ai pas le temps. Rendez-moi mon pantalon.

— Jamais maîtresse adorée ! Laissez-moi lécher votre petit cul, votre petit con.

— À bas les pattes, Azor. C'est dit : Vous ne voulez pas me rendre mon pantalon ?

— Non.

— Et bien soit ! Donnez-moi votre derrière, que je le fustige avec cette badine.

De nouveau à quatre pattes, le veston ramené vers le dos, il présentait son postérieur caché par le pantalon, mais s'y dessinant très bien dans son ampleur. Elle décochait quatre à cinq coups, pas trop forts. Il gémissait, pleurait, implorait sa grâce, et, s'arrêtait, elle l'obligeait à se relever. Le visage sévère, elle rejetait au loin la badine, s'emparait du pantalon, que, simulant l'effroi, il lui abandonnait.

— Voilà, s'écriait-elle, puisque vous ne vouliez pas me rendre mon pantalon, vous l'emporterez, après qu'il m'aura bien essuyé les cuisses.

— Oh oui ! oh oui ! je veux bien.

Se retroussant, après avoir plié le pantalon, elle le plaçait entre ses cuisses, contre le con et le chat, l'y serrait, et il se précipitait sur les genoux pour le lui enlever. La lutte durait peu. Elle laissait glisser le pantalon, et, quand il le tenait dans ses mains, il se relevait, l'embrassait avec ivresse, le roulait autour de son cou, l'en retirait, et disait :

— Je vais le mettre contre mon ventre.

— Oh ! petit sale, approchez-vite que je vous le place moi-même ; autrement vous ne sauriez pas le faire tenir.

En très peu de temps, il défaisait sa culotte, relevait sa chemise ; elle donnait trois à quatre claques légères sur la queue en demi-érection, et elle introduisait son pantalon sous la chemise, puis le reculottait.

Et cela se passa ce soir-là comme les autres fois. Ange de Boisvertu, remis en posture décente, elle l'accompagna jusque sur le palier, lui donna la main à baiser et le laissa partir.

Rentrée dans l'antichambre, elle demanda à Jules qui s'y tenait aux ordres des personnes qui se retiraient :

— Reste-t-il encore du monde ?

— Mlle Pauline et M. Grésoul, Mme Flavie et M. Courtin ; ils sont encore dans la salle à manger.

— Bon, il n'y a qu'à les laisser tranquilles, ils ne tarderont pas à s'en aller.

14

Il ne restait en effet plus que ces deux couples, chacun d'eux à une extrémité de la table, et ne se préoccupant en rien l'un de l'autre. Gonzague, Thérèse sortie, les avait laissés, pour retourner au salon, où il pensait que sa maîtresse le rejoindrait.

Pauline et Grésoul jouaient comme des gamins à se défier, s'attaquer, se repousser, se taper sur les doigts pour arrêter leurs

audaces réciproques, Pauline voulant masturber Grésoul pour l'obliger à l'emmener, Grésoul cherchant à fouetter Pauline, pour revoir ses fesses qu'il déclarait être parmi les plus belles du monde.

Flavie et François se perdaient dans une interminable discussion, où ils ne parvenaient pas à se mettre d'accord. François Courtin prétendait accompagner Flavie dans son petit appartement pour y voire sa nuit de volupté, et celle-ci s'y refusait, demandant à ce qu'il la conduisit dans un hôtel, afin de ne pas la compromettre auprès de ses concierges.

En dehors de cette question, ils s'entendaient on ne peut mieux, et la répulsion de Flavie le cédait à des complaisances de plus en plus marquées serrée de très près par François, presque dans ses bras, elle ne marchandait aucun de ses abandons, et, le corsage dégrafé, lui permettait de peloter ses nichons, de les baiser, de les sucer, ce qu'ils méritaient incontestablement par leur pureté et leur modelé.

Des nichons, les lèvres de l'ex-mari grimpaient vers la bouche ; celle-ci se rapprochait, et les visages s'agrippaient dans une longue, longue caresse, témoignant que pour une nuit d'amour bien employée, il s'en préparait une qui léguerait de bien brûlants souvenirs. Ils s'échauffaient de seconde en seconde, ne vivant que pour eux dans cette salle à manger dont ils étaient les hôtes, s'y isolant à merveille, savourant les prémisses d'accordailles amoureuses si inattendues. Oh ! elle ne commettait pas infidélité à l'égard de son cher petit mari si adoré, Aimé Brettier ; elle ne pensait pas du tout à lui à cette heure, emportée par l'inégalité de la situation, par la quiétude qui la gagnait dans la riche passe à laquelle elle consentait, et aussi par le réveil momentané

des anciennes joies conjugales qui la lièrent à cet homme. Presque l'un sur l'autre, les yeux brillants au milieu de la discussion qu'ils soutenaient au sujet du lieu de combat où s'engagerait le divin assaut du coït, elle lui patouillait la queue et les couilles entièrement sorties de la culotte toute débraillée, et elle murmurait :

— Tu as grossi, depuis que nous ne sommes plus mari et femme !

— Je grossis ce soir de tous les désirs accumulés sur ta personne avant, pendant et après notre mariage.

— Que tu es drôle d'y penser encore, après m'avoir obligée à te détester.

— Me détestes-tu toujours ?

— Dame, tu vois bien que non ! N'empêche que… Non, ne parlons pas de ça. Tu es un miché ce soir… et tu n'es plus mon mari.

— Flavie, continuons de caresser les illusions qui nous excitent tous les deux, car tu t'excites, toi aussi !

— Je ne demande pas mieux, mon bébé ! Pourquoi me pousses-tu la tête ? Que veux-tu ? Ça ? Tiens, tiens.

Lui poussait-il la tête ? Elle se penchait bien d'elle-même pour mieux voir la queue, et de son bras, il appuyait de façon très légère pour qu'elle rapprochât le haut du buste de ses cuisses ; peu à peu la queue se trouvait à hauteur du visage de Flavie, qui y tendait lentement la bouche, en frôlait la chair, pour ensuite baiser avec dévotion le gland : elle pratiquait le suçage, elle en connaissait la puissance sur les sens d'un homme : elle voulait

agir sur ceux de François, peut-être pour s'étourdir sur la facilité avec laquelle, elle chassait, de son esprit et de son cœur, ses préventions et ses colères : elle aspirait toute la pine, l'ingurgitait en entier dans deux à trois larges suçons, elle la mignardait des lèvres et des doigts, et elle se redressait instantanément sur sa chaise, le corps frémissant. Oui, elle était bien femme de volupté, comme les grandes horizontales qu'elle fréquenta, et qui la lancèrent. Le plaisir de la chair la dominait, et quoique aimant d'amour un autre homme, elle ne se livrait pas moins avec une certaine ivresse à celui qui l'achetait et dont elle fut l'épouse légitime. Et le corps redressé, le dos appuyé contre le dossier de la chaise, elle ouvrait, dans un immense soupir de luxure, la bouche, pour que s'y noyassent les lèvres de François, y poursuivant le doux nectar de la caresse d'amour. Dans un souffle, il murmurait :

— Tu me l'as embrassée, tu me l'as sucée, et ton baiser, ta sucée, je les recueille sur tes lèvres dans ton palais, afin que par un retour de mes propres fluides, je pompe mieux de ton essence de femme embrasée par eux ! Puis tu vas me l'accorder, je te rendrai la suave caresse à la porte de ton tabernacle, et alors, je n'en doute pas tu ne refuseras pas de me recevoir dans l'appartement où tu vis actuellement.

Et le long, long baiser, qui accouplait leurs lèvres et leurs haleines, éveillait dans leurs sens des désirs, ne revêtant plus aucun caractère de vénalité ! Leurs langues se mariaient, que s'était-il donc accompli depuis la rupture de leur mariage ?

Àquoi bon s'en inquiéter ! La minute qui passe se rattache toujours à une impression quelconque déjà vécue et qui en est comme la cause déterminante effaçant tout ce qui fut intermé-

diaire. Ils n'avaient bien qu'un souffle, une volonté, en cet instant, et elle consentait à tout ce qu'il sollicitait ; elle ramenait ses jupes vers le ventre et lui montrait ses cuisses écartées pour satisfaire à la caresse demandée : son con, gentil fruit mignon, bayait, attendait la minette annoncée, tandis que son minet captivait les regards, les partageant avec les éclatantes blancheurs des chairs. Comme elle avait fait, il se penchait, appuyait le visage sur ce cadre fermé par les genoux, le gras des cuisses, le bas du ventre, approchait le plus possible la tête de la jointure et dardait la langue sur le con, qui venait au-devant de la caresse. Une longue, longue minette, pareille à la sucée reçue par la queue, honorait le bijou féminin : et encore comme elle le fit, il se relevait, la tête lui tournant : ils se retrouvaient tous les deux, chacun sur leur chaise, se tenant par les mains, elle les cuisses toujours nues, lui la queue et les couilles hors de la culotte ; ils éprouvaient un léger vertige, bien délicieux, où leur âme communiait l'espace d'une seconde dans la sensation recherchée cérébralement plus que matériellement, grâce au monde d'idées remuées par leur simple contact. À leurs oreilles parvint le bruit d'une fouettée appliquée pas trop méchamment ; ils portèrent les yeux autour d'eux, et ils aperçurent, en face de leur couple, sous le flot de jupes relevées à hauteur d'épaules, le joli astre lunaire de Pauline, épanoui dans les belles et copieuses rotondités des fesses, s'abandonnant aux claques appliquées par la main de Grésoul, devant qui elle restait debout. Pour complaire au fouetteur, elle se penchait en avant, développait les amples courbes de sa croupe, et les claques s'ajoutaient aux claques, chatouillant plutôt que blessant le très gracieux postérieur. Par moments, les jambes accusaient des tremblotements ; elles s'ouvraient davantage, et entre les cuisses,

on distinguait les renflements de la vulve, sur laquelle s'égarait un doigt de Grésoul.

Le jeu les charmait au point que, pas plus que Flavie et François, ils ne s'inquiétaient de ce qui se passait près d'eux. Pauline, de ses deux mains, visait à bien maintenir retroussés ses atours, et excitait Grésoul par des gestes lascifs et aussi par des paroles trahissant la parfaite science de luxure qu'elle possédait. Pan, pan, pan, les fouettées se succédant, le derrière féminin s'arrondissait, le buste se courbait, Pauline allait-elle se jeter à cheval sur les genoux de Grésoul qu'elle enfermait entre ses jambes.

— Dis, murmura François à Flavie, faisons-leur pendant, et puis nous nous sauverons.

Elle ne refusa pas, et se plantant devant lui, elle ramassa ses jupes au-dessus des reins, et elle n'eût pas plus tôt le postérieur à l'air qu'il voulut l'embrasser avant de la châtier. Elle l'y autorisa en souriant. Puis, prenant par-dessus ses jambes, la même position que Pauline sur celles de Grésoul, le cul bien en évidence, disputant la palme, elle s'abandonna à la fouettée. Grésoul claquait les fesses de Pauline, François claquait celles de Flavie. Les deux derrières, aussi ravissants l'un que l'autre dans leurs rondeurs charnelles, leur fente accentuée et rosée, leurs blancheurs capiteuses, ne se jalousaient pas sous les mains qui les flagellaient et les patouillaient. Ils semblaient se défier à qui inspirerait le plus de hardiesses, et les contorsions de hanches se multipliant chez les deux femmes, François banda de plus en plus. Pauline qui tourna la tête au bruit des claques administrées au cul de Flavie, s'écria :

— Ah ! la bonne histoire ! On fouette Flavie, en même temps que tu me fouettes !

— L'exemple est contagieux, dit celle-ci.

— Nom de Dieu, hurla Grésoul se penchant de côté pour voir les fesses de Flavie, on ne s'embête pas à contempler. Qui la fouette ?

— Moi, Courtin, répondit François ! Vous n'avez pas à vous plaindre du beau derrière qu'on vous permet de fouetter ! Point n'est besoin que vous regardiez celui auquel ma main administre la correction.

— Mon cher, vous n'êtes pas dans le mouvement ; plus on voit de culs de femmes, et plus on désire en voir de nouveaux. Je comptais me pâmer rien qu'en admirant le postérieur de Pauline, je me pâmerai à pisser dans ma culotte avec l'appui de celui de M. Brettier.

— Laissez donc le nom propre dans l'ombre.

— Non, puisque ça vous embête mon vieux Courtin.

— Vous avez tort de penser à autre chose qu'au joli fessier de Pauline, mon rustaud de Grésoul.

— Et moi, vous m'embêtez tous les deux, s'exclama Pauline ! Quand on fouette mon derrière, on ne parle pas. Bonsoir, il y en a assez, et il faut partir.

Elle laissa retomber ses jupes, et Flavie, toute aussi ennuyée, s'apprêtait à l'imiter, lorsque François d'un geste brusque, l'attira à cheval sur ses genoux : la queue ne trahit aucune hésitation : toute hors de la culotte, elle darda droit vers le con qui s'offrait à

son entreprise ; elle en connaissait le chemin, on ne l'arrêtait pas en route ; de part et d'autre, le baisage s'imposait, l'excitation régnait chez les deux ex-époux. Avec vaillance la queue heurtait le con, cherchait le passage pour y pénétrer, le découvrait, et dare dare s'enfonçait dans le vagin. Flavie appuyait de tout son ventre pour que l'enconnement se produisit aussi absolu que possible : elle répondait par des battements de cuisses aux poussées de François, l'enfilant avec force maestria : ils étaient collés l'un à l'autre, ils activaient le baisage : les mains sur les fesses de Flavie, la fouettant par intermittence, la pressant avec vigueur contre lui, François profitait de l'émoi dans lequel il l'entraînait pour bien la posséder à sa fantaisie : de son mieux elle ripostait à ses désirs. Le foutre jaillit en un jet brûlant et épais, les poussant à se mordre les lèvres dans une frénésie de rut, il jouissait, mais, à cette seconde précise, elle se reprenait et elle n'éprouvait pas ; un vide instantané lui saisissait le cerveau ; elle ressentait au cœur un regret de la complicité physique, et même morale, apportée au plaisir de cet homme, qu'elle haïssait quelques heures auparavant, et, la pensée de son second mari, de celui qu'elle chérissait, se dressait pour lui reprocher cette félonie. Impression relative qui suffit à dissiper son ivresse. Elle n'en laissa pas moins décharger tout son sperme à François, et, quand il revint à lui, elle se dégagea de ses bras pour se secouer et lui rappeler qu'il était l'heure de se retirer.

Elle consentait à le recevoir dans son appartement, pour achever la nuit, à condition qu'il serait bien sage et qu'il ne la quitterait pas trop tard. Il importait d'aller saluer Thérèse, et de tâcher de faire un brin de toilette.

15

Pauline s'était précipitée vers le salon, poursuivie par Grésoul : elle y trouva Gonzague, qui examinait des illustrations, attendant toujours que sa belle maîtresse, libérée de ses invités, l'appelât à la curée de ses charmes. Jules allait et venait dans l'antichambre, s'impatientant après les deux couples retardataires qui l'empêchaient de tout éteindre et de monter se coucher… à moins que… M. Gonzague… Dame, on avait cochonné ensemble, on ne pouvait savoir s'il ne lui conviendrait pas de récidiver. Il devenait le Monsieur de la maison, à ce qu'il avait entendu chuchoter. Il y aurait certainement de belles occasions de rigolades. Il n'était pas fier, et de plus, on le citait comme un des plus grands cochons de la capitale. Ne voyant pas disposés à partir, le couple Courtin et le couple Grésoul, il prit le parti de baisser les lumières et de se réfugier à la cuisine pour boulotter quelques friandises, en toute liberté, le service lui incombant à lui tout seul depuis minuit. L'invasion de Pauline et de Grésoul arracha Gonzague à la contemplation des illustrés.

— Où est Thérèse, demanda Pauline ?

— Avec nous encore chez elle, ce n'est pas admissible. Je vais voir ce qu'elle fait ; attends-moi là, Grésoul.

Elle s'élançait vers une porte, lorsque Thérèse apparut toute nue, toute gracieuse, et demeura saisie en l'apercevant ainsi que Grésoul.

— Vous êtes encore là, s'écria-t-elle.

— Je la croyais avec vous, répondit-il.

— Il y a un gros moment qu'elle nous a quittés, vous le savez bien, puisque vous êtes sorti en même temps.

— Elle accompagnait le Sénateur de Boisvertu.

— Il n'y a plus que nous, et M. Courtin avec son ex-femme : nous nous retirons, je voudrais bien dire bonsoir à Thérèse.

— Elle n'est pas là ! Elle doit être à donner des ordres, à moins qu'elle ne soit dans sa chambre à se préparer pour se mettre au lit.

— Merci de l'apostrophe, gentille déesse, répliqua Grésoul sans se troubler ! Nous sommes encore là, et nous ne sommes pas les seuls à y être encore. M. Courtin et la belle Flavie restant à causer dans la salle à manger.

— En voilà des crampons !

— De plus en plus aimable, malgré la beauté qu'elle représente sans voiles !

— Toi, tu m'embêtes ! Je ne m'attendais pas à trouver M. de Ponleuleu en si nombreuse société ! Que diable a-t-il dans les jambes à ne pas bouger, à me fixer avec ses yeux de serin, et à ne pas courir me chercher un peignoir. Est-ce que vous continuerez tous à me reluquer encore longtemps ! Je n'ai rien de plus, rien de moins que les autres femmes !

— À te reluquer et à t'adorer, cria Pauline, s'accroupissant pour s'emparer des jambes de Thérèse et lui baiser le con.

Celle-ci la repoussa en disant :

— Tu vas t'en aller de suite avec Grésoul, ta tante m'a prévenue, et je ne veux pas d'histoire.

Mais Pauline tenait ferme, et Grésoul s'opposait à la sortie de Gonzague, criait :

— Mon cher, on n'a pas souvent l'occasion de se fourrer sous les yeux de si jolies choses, pour que cette adorable déesse ne nous accorde pas une audience de quelques minutes.

— De quelques minutes ! Tu en as du ciboulot ! D'abord, j'ai sommeil ! Pauline, fiche-moi la paix, ce n'est pas toi qui me produiras de l'effet.

— Ne sois pas revêche, chère Thérèse, insista Grésoul.

— Gonzague, attrape-moi cette folle et emmène-la, où j'appelle Jules, je lui ordonne de la dévêtir, et je la fouette avec le martinet.

— Tu fouetteras aussi Flavie dans ce cas, la voici qui arrive à son tour.

En effet les deux baiseurs apparaissaient, Flavie les cheveux embrouillés, avec la robe trahissant par quelques plis malencontreux l'agréable exercice dont elle sortait. En la voyant, Thérèse ne put s'empêcher de s'écrier.

— Vraiment on jurerait qu'ils ont profité de leur solitude pour tirer un coup.

Avant qu'elle ne fut en garde pour se défendre, Thérèse se précipitait sur Flavie, la retroussait, lui fourrait un doigt au con, et ajoutait :

— Oh ! la cochonne, je ne me trompais pas ! Elle faisait la petite bouche au commencement, et elle n'a pas eu la patience d'attendre d'être de retour chez elle pour ouvrir son con à la queue de son ex-mari. Ah bien ! tu marches mieux qu'on ne le supposait, ma belle ! Dis donc, Pauline, toi qui aime un con mouillé de sperme, en voici un auquel ta langue rendra joliment service !

— Chouette, amour ! Elle a été baisée, lève-toi de devant que je la nettoie avec de bonnes minettes.

Thérèse se recula en riant, et Pauline s'accroupissant entre les cuisses de Flavie, comme elle l'était tantôt entre les siennes, lui attrapait les fesses de ses deux mains, collait la bouche, la langue sur son con, malgré toutes ses tentatives pour échapper à ses caresses. Très honteuse, très ennuyée, Flavie, qui avait perdu l'habitude de ces excentricités de luxure, jetait des regards désespérés sur François pour qu'il l'arrachât à sa gamahucheuse ; mais celui-ci prenait trop de plaisir au spectacle qu'elle offrait et d'un autre côté il ne négligeait pas non plus de régaler ses yeux de la nudité de Thérèse, pour songer à voler à son secours. Il venait de goûter un premier acompte de félicité : son sang plus calme lui permettait d'attendre avec patience la suite. Maintenant les trois hommes entouraient la gentille maîtresse de maison, non embarrassée sous ces trois paires d'yeux masculins attachés sur ses épaules et ses nichons, ses reins et son ventre, ses cuisses et ses fesses : elle souriait à tous, et ne s'effarouchait pas de les voir l'approcher de plus en plus près pour se disputer le plaisir de la patouiller.

Grésoul tirait la langue comme un chien échauffé et jurait qu'il la planterait volontiers au plus profond de son vagin : Gonzague essayait de l'attirer dans ses bras pour l'enlever à ses deux autres

compagnons ; et, tout à coup François lui décochait deux grosses claques sur le cul. À ces claques, elle se retourna, les yeux courroucés, et dit :

— Qu'est-ce qu'il lui prend à celui-là ? Eh là, mon cher, allez donc défendre le con de votre ex-femme, cela vaudra mieux que de me fouetter. Cette sacrée Pauline est dans le cas de l'avaler, et vous ne pourrez plus y foutre votre pine. Mais, tenez, tenez, regardez-moi cette vampire de petite salopière, elle a la bouche engluée au con de Flavie, et l'amoureuse de ce cochon de fouetteur ne s'en débarrassera pas plus que d'une pieuvre, si nous ne nous en mêlons.

Elle courut vers Pauline, dont la tête, plaquée entre les cuisses de Flavie, lui pompait le sperme de François et aussi son fluide féminin, la faisant vibrer sous la chaleur de ses aspirations : une des jambes de la gamahucheuses, allongée en deçà de la robe, affichait un gros mollet bien gros et bien ferme. Thérèse, glissant un pied sous la robe, atteignit les fesses de Pauline, donna une pression subite, la fit ployer avant : en même temps, Grésoul et François tiraient Flavie en arrière, Gonzague, enlaçant sa maîtresse, lui murmura dans l'oreille :

— Laisse-les partir, et restons tous les deux seuls.

— Dames et Messieurs, dit Thérèse, la voix de l'amour parle ! Mon ami me prie de vous rendre la liberté. Soyez heureux, allez de votre côté à vos amours, et fuyez les troubles de mon logis.

— M. de Ponleuleu est bien pressé, observa avec humeur Grésoul.

— Et vous, vous m'apparaissez bien froid pour la charmante enfant dont vous avez assumé la garde, répliqua Gonzague !

— Pauline ! Oh ! elle sait bien se garder toute seule, lorsqu'elle en a envie, et je suis certain qu'elle n'est pas pressée de partir.

— Mais moi, je le répète, dit Thérèse, je veux qu'elle s'en aille ! Sa tante n'aurait qu'à me chercher noise.

— Sa tante ! Avec ça, qu'elle ne l'a pas lâchée pour rejoindre son petit musicien.

— Chut, chut, je n'aime pas qu'on parle des absentes. Allons, Grésoul, soyez galant, et accompagnez Pauline. Voyez, Flavie et Courtin n'insistent pas, ils ont leur chapeau, et ils vont chercher leur nono.

— Ma chère, je ne partirai qu'à une seule condition.

— Je n'ai pas à en accepter. Mon hospitalité vous a été assez largement offerte ; pour que vous me laissiez avec mon ami.

— Il n'est pas à plaindre, celui-là ! Tu te fâches avec de vieux camarades en son honneur, tu ne les tutoies plus ! Ah ! pauvres de nous, ce qu'on compte peu dans les caprices des femmes ! Tiens, accorde-moi de passer ce mouchoir de dentelles sur tes nichons, sur ton joli petit con, sur ton chat, de l'embrasser à tes genoux, et je me sauve avec Pauline.

— Vas-y, Albert, et ne sois pas long ! En voilà une idée ! Qu'est-ce que ça peut te faire d'enbrasser ce mouchoir de dentelles, parce qu'il aura touché ma peau !

— Je banderai tout le restant de la nuit en le posant sur ma queue. Il me semblera que je te baise.

— La belle affaire, de baiser… par la pensée ! Heureusement que ta toquade est plus facile à satisfaire que celle de mon ami !

— Ah ! ah ! ah ! et quelle est sa toquade ?

— Mon pot de chambre.

— Oh ! le sale ! Oh ! là ! là ! quelle blague !

— Thérèse !

— Je comprends ça, dit Pauline, et si ça peut lui faire tirer un bon coup de me voir pisser dedans, je suis prête à la chose ! Dis, et toi aussi, Thérèse, et Flavie aussi.

— Oh ! cette cochonne, il n'y a qu'elle pour oser de telles propositions !

— Moi, je vous souhaite bien le bonsoir, cria Flavie.

— Non, non, non, intervint Gonzague l'arrêtant : Pauline a eu une excellente inspiration : on va chercher le pot de chambre, vous y pisserez toutes les trois, et j'enfile Thérèse devant vous.

— Si je veux.

— Oui, tu le veux.

— Montre ta queue.

— Tiens, elle est à point, et tu sais qu'elle fonctionne à ravir.

— Tant pis pour qui se dédit ; Pauline, à toi de nous apporter le récipient, et de commencer.

— Je cours le chercher, mais c'est toi qui commenceras, afin qu'il te baise pendant que nous te succéderons avec Flavie.

— Non, non, dit encore celle-ci, je me retire.

— Bah ! tu n'en mourras pas de pisser devant des hommes.

Il n'y avait pas à reculer ; les deux autres cavaliers acceptaient, et Grésoul demeurait chargé de tenir le vase, à portée des cuisses féminines, pour essuyer avec son mouchoir de dentelles les dernières traces d'humidité qui subsisteraient. Il s'empara bravement du pot de chambre, le plaça devant Thérèse debout qui, un peu rouge, mais hardie, les yeux délurés, lança son jet, tandis que Gonzague se dépouillait de ses vêtements, tout en lui pelotant le derrière et le bas des reins ! Elle n'en donna pas une ample mesure, étant une petite pisseuse, Grésoul frotta le bouton avec le mouchoir de dentelles, et l'embrassa ; puis, voyant Gonzague qui attirait Thérèse sur le sol pour la grimper en levrette, il s'approcha de Pauline, qui s'était retroussée jusqu'au ventre et qui, les cuisses en avant, visant le pot de chambre, lui cria :

— Tu n'as pas besoin de trop me le tendre, vois comme ça coule droit.

Son jet jaillit ferme et fourni, et cela fut plus copieux qu'avec Thérèse ; elle se laissa bien frotter par Grésoul, qui la frôla partout du mouchoir et l'embrassa ensuite de même qu'avec Thérèse. L'effrontée fille garda ses jupes relevées par devant et par derrière, montrant tous ses charmes avec la plus complète des impudeurs. Ce fut le tour de Flavie, plus timide, plus réservée ; François dût lui tenir ses jupes soulevées, pour que Grésoul recueillit son pisset comme il avait recueilli celui des deux précédentes. Petite ondée, mais qui n'en coula pas moins, et qui donna lieu au même frôlement du mouchoir de dentelles et à la même caresse. Et, elle l'obligea à rester retroussée comme Pauline, en

face de Thérèse, chevauchée par Gonzague qui, la queue dans son con, la fourrageait avec vigueur, et ne tardait pas à jouir.

— Ah ! s'écria alors la baisée, nous sommes tous des cochons, mais c'est bien bon de tirer ainsi son coup devant des cons, sortis de dessous les jupes, et devant des pines échappées des culottes pour demander leur part de gestion. Allons, sauvez-vous, et si je suis contente de votre obéissance, je vous promets à tous de mes fétiches.

— Des poils de ton chat, dit Grésoul.

— Non, une fiole de ce pisset, répliqua-t-elle.

— Je retiens le vase, beugla Gonzague retirant la queue du vagin de Thérèse.

— Je te le donne, mais je veux que tu essuies ta pine au cul de Flavie et au cul de Pauline, tu seras ainsi égal à ces deux salauds qui ont patouillé le mien sans ta permission.

L'Érotin.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/F%C3%A9tichisme_amoureux. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.